FANCHON LA VIELLEUSE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 nivôse an XI.

PAR MM. J. N. BOUILLY ET JOSEPH PAIN.

C'est à deux que l'amour dispense
Tous les biens qu'un seul peut avoir;
Il ne met pas de différence
Entre donner et recevoir.

FANCHON, acte II, scène XI.

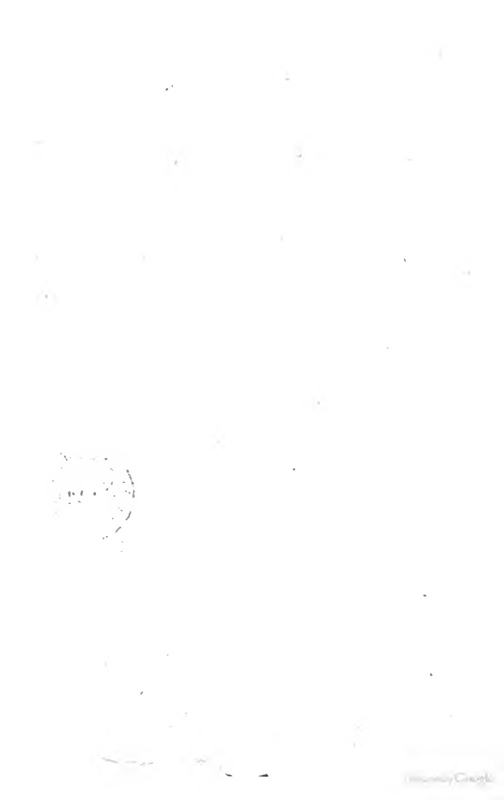
Prix, 1 liv. 10 sous.



A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, nº. 51.

AN XI. — 1803.



Aucun genre de bienfaits n'était étranger à Fanchon la Vielleuse, que tout Paris avait surnommée *la Ninon du boulevard.* La nature l'avait créée avec complaisance : en lui prodiguant tous les charmes de la beauté, elle avait formé son cœur à part ; elle s'était plue à le douer de toutes les qualités, à lui donner cette bonté inaltérable qui commande l'intérêt et l'amitié.

Avec quel plaisir nous avons saisi l'idée de mettre en scène une pareille femme ! Les erreurs qu'on lui reproche ne nous ont point arrêtés. Avec notre respect pour les mœurs, nous ne pouvions être immoraux ; et, laissant à la chronique tout le mal qu'elle prêtait à Fanchon, nous avons recueilli le bien plus réel que nous ont dit de la Vielleuse une foule de vieillards aimables et d'hommes d'un rang distingué, qui chérissent et honorent sa mémoire.

Nous ne remercierons aucun acteur en particulier; il faudrait les nommer tous, et leur offrir à chacun nos éloges et notre reconnaissance.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FANCHON, mélange de simplicité, de bon ton, d'enjouement et de sensibilité.	Mme BELMONT.
M. DE FRANCARVILLE. Il doit laisser appercevoir l'homme de qualité sous les dehors d'un jeune peintre emporté par une passion à laquelle il fera les plus grands sacrifices.	M. HENRY.
SAINTE-LUCE, capitaine de chevaux légers, vif, étourdi, brave, généreux, caractère français.	M. JULIEN.
L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT, chansonnier, convive aimable, rondeur, gaité, tenue de cour.	M. DUCHAUME.
MAD. DE GERVILLIERS, sévère, mais affectueuse.	Mme DUCHAUME.
VINCENT, délicat, honnête, le meilleur des hommes.	M. LENOBLE.
FLORIDE, bonne fille, prête à aimer à la première occasion.	Mme BLOSSEVILLE.
DUCOUTIS, vieux tapissier, homme important.	MM. {CARPENTIER. FICHET.
ADÈLE, naïve à l'excès.	Melle ARSÈNE.
BERTRAND, épicier entêté, mais bon homme.	M. CHAPELLE.
ANDRÉ, excellent garçon, vrai montagnard.	M. HIPPOLYTE.
AUGUSTIN.	M. BUISSON.
CHAMPAGNE.	M. DUHAN.
UN EXEMPT.	M. ÉDOUARD.
RECORS, LAQUAIS.	

La scène est au Marais, dans un hôtel qui appartient à Fanchon.

FANCHON LA VIELLEUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement décoré. Deux portes latérales, au fond une troisième. Fauteuils, table à thé, etc. Une vielle sur un fauteuil, un triangle suspendu par un ruban.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUCOUTIS, AUGUSTIN. (*Ils apportent un canapé.*)

DUCOUTIS.

La.... la.... doucement donc !... m'entendez-vous ?... un peu moins près... Ça n'est pas plus tapissier. (*Ils vont chercher chacun un coussin. Ducoutis commence les couplets en en tenant un dans ses bras.*)

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Tout Paris connait ma boutique,
J'ai trente garçons occupés ;
Grace à dieu, chez moi l'on fabrique,
De père en fils, des canapés,
Etoffe légère,
Coussin très-moëlleux :
Moi j'ai pour les faire
Un talent merveilleux.

AUGUSTIN, DUCOUTIS.

Etoffe légère,
Gros coussins moëlleux ;
Il a / Moi j'ai } pour les faire
Un talent merveilleux.

DUCOUTIS.

J'en fabrique pour la paresse
Qui vient y lire des romans,
Pour mainte petite maîtresse,
Pour la femme à grands sentimens.

AUGUSTIN, DUCOUTIS.

Etoffe légère, etc.

DUCOUTIS.

J'en ai fait pour plus d'un chanoine
Qui, fredonnant en faux bourdon
Quelques versets de Saint-Antoine,
Vient digérer sur l'édredon.

AUGUSTIN, DUCOUTIS.

Etoffe légère, etc.

DUCOUTIS.

Ce n'est pas pour me vanter, mais cet ameublement est d'un style, je dis.... Je veux m'en faire présent d'un pareil le jour de mon mariage avec la petite Adèle.

AUGUSTIN.

Ma cousine! Comment, monsieur Ducoutis, vous y songez donc toujours ?

DUCOUTIS.

Plus que jamais, petit cousin : le papa Bertrand m'a donné sa parole.

AUGUSTIN.

Mon oncle vous aurait promis...

DUCOUTIS.

Et vous savez si le cher épicier a de la tête.

AUGUSTIN.

Autant que de brusquerie : aussi ma mère a-t-elle voulu que ma cousine demeurât chez elle rue Saint-Laurent, faubourg Saint-Martin. Mon oncle a eu de la peine à s'y déterminer.

DUCOUTIS.

Il ne l'eût pas fait s'il m'eût consulté. Je n'aime pas ces quartiers isolés : c'est là que les grands seigneurs ont leurs petites maisons, et font rôder leurs gens... Tout cela ne vaut rien pour une jeune fille... Mais achevons de poser ces fauteuils.. artistement... (*Ils arrangent les fauteuils.*)

AUGUSTIN.

Fanchon... une vielleuse... dans un pareil hôtel!

DUCOUTIS.

Il lui appartient.

AUGUSTIN.

Des meubles d'un prix !

DUCOUTIS.

Elle me paie au comptant.

(Ils continuent à ranger.)

AUGUSTIN, *après un silence.*

Et vous dites donc que mon oncle Bertrand vous a promis la main d'Adèle ?

DUCOUTIS.

Sous huit jours.

AUGUSTIN.

Cela ne sera pas.

DUCOUTIS.

Comment ?

AUGUSTIN.

On ne vous aime pas.

DUCOUTIS.

Qui vous l'a dit ?

AUGUSTIN.

On vous déteste.

DUCOUTIS.

J'aurais un rival ?

AUGUSTIN.

De vingt ans,

DUCOUTIS.

Que l'on préfère ?

AUGUSTIN.

Vous l'avez dit.

DUCOUTIS.

Petit cousin !

AUGUSTIN.

Et qui épousera.

DUCOUTIS.

Petit cousin !.. Où est la draperie amaranthe de la chambre à coucher ?

AUGUSTIN.

Je l'ai oubliée à la boutique... Oh ! vous ne l'aurez pas.

DUCOUTIS.

Dans l'encoignure à côté des lits de sangle.

AUGUSTIN.

J'y vais... Non, jamais Adèle...

DUCOUTIS.

Sous une couverture de coton.

AUGUSTIN.

Je sens que mon amour...

DUCOUTIS.

Prenez garde aux feux dorés.

AUGUSTIN, *sortant.*

Oh ! vous aurez beau faire...

DUCOUTIS.

Allez, monsieur.

SCÈNE II.

FLORINE, CHAMPAGNE, DUCOUTIS.

DUCOUTIS.

Petit taquin ! je le savais bien qu'ils s'aimaient ; mais nous nous verrons !... oh ! nous verrons.

FLORINE.

Qu'avez-vous donc, monsieur Ducoutis ?

DUCOUTIS.

Rien, mademoiselle Florine. (*A part, allant arranger.*) Quelle santé !

CHAMPAGNE.

Mademoiselle voudrait-elle me mettre au fait du service que j'ai à faire ? entré de ce matin, j'ignore ce qui peut plaire à madame.

FLORINE.

Dabord, de ne jamais prononcer ce mot-là.

CHAMPAGNE.

Comment ! le nom de madame ?

FLORINE.

Précisément.

AIR : *Il est toujours le même.*

Cette Fanchon qu'ici tout le monde aime,
Se ressouvient de son obscurité :
Point de ton, de fierté;
Par un orgueil extrême
Son cœur n'est point gâté :
Riche sans vanité,
Elle est toujours la même.

DUCOUTIS, *toujours arrangeant.*

Cependant, si l'on en croit la chronique, elle n'est plus ce qu'elle était au village.

FLORINE.

Même air.

Oui, sur Fanchon, jeune, riche et jolie,
La calomnie
A versé ses poisons.
De ces affreux soupçons
L'injustice est extrême :
Je connais ses penchans;
Malgré tous les méchans,
Elle est toujours la même.

CHAMPAGNE.

Enfin, mademoiselle Florine, le reste de mes instructions, je vous prie.

FLORINE.

Le voici, monsieur Champagne : d'abord vous ne serez insolent avec personne.

CHAMPAGNE.

Moi !

FLORINE.

Comme le sont tous les laquais.

DUCOUTIS.

Immense vérité.

FLORINE.

Vous introduirez, sans les faire attendre, dans l'appartement de Fanchon, plusieurs gens mal vêtus qui viennent souvent ici le matin...

DUCOUTIS.

Déguisemens amoureux.

FLORINE, *fixant Ducoutis.*

Pour recevoir des secours et des consolations.

DUCOUTIS.

C'est différent.

FLORINE.

Vous serez honnête homme...

DUCOUTIS.

Si cela se peut.

FLORINE.

Et vous vous contenterez de vos gages.

CHAMPAGNE.

De combien sont-ils ?

FLORINE.

Cent écus.

CHAMPAGNE.

Est-ce là tout ?

FLORINE.

Enfin, (*minaudant.*) comme il est d'usage que le valet fasse la cour à la soubrette, je vous le permets ; mais je vous préviens que je ne puis vous donner d'espérance.

DUCOUTIS.

Mademoiselle est prise.

FLORINE.

Cela se pourrait. Sur-tout, Champagne, de l'intelligence et de la promptitude dans vos courses, de la vivacité dans votre service, de la propreté dans vos habits, ne dormez pas trop tard, buvez modérément, point de questions indiscrètes, de réponses équivoques, de la franchise, de l'étourderie si vous voulez, et toujours le visage gai d'un laquais de bonne maison. Allez. (*Champagne sort.*)

SCÈNE III.

FLORINE, DUCOUTIS.

DUCOUTIS, *à part.*

Comme elle s'en donne !

FLORINE, *avec volubilité.*

Vous, monsieur Ducoutis, dans ce boudoir, retendre le tapis, remonter la draperie de la croisée, nettoyer la glace, ne pas trop vous y regarder. Le magot qui est sur la cheminée ne joue plus...

DUCOUTIS.

Ah ! bon dieu !

FLORINE.

En raccommoder le ressort, visiter le vase aux fleurs, aligner les gravures, brosser, secouer, frotter, essuyer, ranger; en un mot, mettre tout en ordre. Allez.

DUCOUTIS.

Je suis sourd. (*Il entre dans le boudoir.*)

SCÈNE IV.

FLORINE, *seule.*

Édouard va bientôt descendre : l'aimable peintre !... Fanchon l'aime... oh ! oui, elle l'aime ! qui ne l'aimeroit pas ? depuis trois mois que ma maitresse lui a loué un appartement dans son hôtel, je ne dors plus, je rêve toujours, je suis timide, je deviens muette... en vérité, je ne me connais plus.. Ah ! le voici.

SCÈNE V.

ÉDOUARD, FLORINE.

ÉDOUARD, *une petite boîte à la main.*

Bonjour, ma chère Florine.

FLORINE.

Toute à vous, M. Édouard.

ÉDOUARD.

Votre maîtresse est-elle visible ?

FLORINE.

Elle n'a pas encore sonné.

ÉDOUARD.

Air du vaudeville d'Arlequin Joseph.

De sommeiller encor, ma chère,
Lui devrait-il être permis ?
Quoi ! le retour de la lumière
Ne la rend pas à ses amis !
La voir et l'admirer sans cesse
Est un bien par nous envié.....
Doit-on donner à la paresse
Le temps qu'on vole à l'amitié ?

FLORINE.

Moi je n'ai jamais été paresseuse. Mais que tenez-vous donc là ?

ÉDOUARD.

C'est un essai de mes faibles talens.

FLORINE.

Un portrait ?

ÉDOUARD.

Que je vous prie de remettre à Fanchon : elle m'a promis de le faire voir... pour me procurer de l'ouvrage. Fanchon a la bonté de s'intéresser à moi.

FLORINE.

Peut-on le voir ?

ÉDOUARD, *lui remettant la boîte.*

C'est peu de chose.

FLORINE, *l'ouvrant.*

Mais c'est vous.

ÉDOUARD.

J'aurais voulu présenter à votre maîtresse un objet plus agréable.

FLORINE.

Ce serait difficile.

ÉDOUARD.

Mais c'est de tous mes ouvrages celui où je crois avoir mis le plus d'expression.

AIR : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

A mes traits, pour donner plus d'ame,
J'ai voulu me peindre au moment

Où je regardais une femme
Avec l'ivresse d'un amant ;
Ai-je saisi mon caractère ?
Ah ! dites-moi si mon portrait
Ressemble à l'homme qui veut plaire.

FLORINE.

Il ressemble à l'homme qui plaît.

Vous êtes frappant ; je vous réponds que ce portrait vous en fera faire bien d'autres.

ÉDOUARD.

Vous croyez ?

FLORINE.

Fanchon n'est pas la seule qui s'intéresse à vous, monsieur Édouard ; moi-même... je puis vous procurer de l'occupation, hier encore je parlais de vous à madame Dumont, une jeune parfumeuse de mes parentes, qui vient de se marier, et voudrait donner son portrait à son mari. Combien prenez-vous ?

ÉDOUARD.

C'est selon.

FLORINE.

Comment ?

ÉDOUARD.

Je ne prends jamais rien aux personnes que j'aime ; quand vous voudrez, je ferai votre portrait.

FLORINE.

Voulez-vous que nous prenions séance ?

ÉDOUARD.

Non pas dans ce moment ; j'ai là haut chez moi une personne qui m'attend : nous nous reverrons, Florine... Sur-tout n'oubliez pas de donner cette boîte au plus tôt à Fanchon : dites-lui qu'elle parle souvent de moi.

FLORINE, *à part.*

Elle ne fait que cela.

ÉDOUARD.

Que je compte sur son zèle, sur sa protection...

FLORINE.

Je n'en doute pas.

ÉDOUARD.

Qu'elle peut améliorer mon sort.

FLORINE, *à part.*

Qu'elle est heureuse !

ÉDOUARD.

Enfin que d'elle seule dépend ma destinée. Adieu, Florine.

FLORINE.

Adieu, monsieur.

SCÈNE VI.

FLORINE, *seule.*

« D'elle seule dépend ma destinée » ! Ils s'aiment, rien n'est plus clair. Et moi qui suis forcée de remettre ce portrait !... (*En lui adressant la parole.*) Ingrat ! cruel ! vous me donnez là une jolie commission ! (*On sonne plusieurs fois jusqu'à la fin du couplet.*)

Air du Secret.

Le sot rôle de confidente
M'est donc réservé dans ce jour !
Je vais, rivale obéissante,
Moi-même trahir mon amour.
Quels chagrins par fois sont les nôtres !
Combien je maudis mon emploi !
Faut-il, hélas ! remettre à d'autres
Ce qu'on voudrait garder pour soi !

SCÈNE VII.

FANCHON, FLORINE.

FANCHON.

Florine, Florine : hé bien ! tu ne m'entends pas ?

FLORINE.

Pardon ; j'étais occupée.

FLORINE.

M. Édouard est-il venu ?

FLORINE.

Il sort d'ici.

FANCHON.

Comment, sans me parler !

FLORINE.

Vous n'étiez pas visible.

FANCHON.

Il fallait m'avertir.

FLORINE.

Je ne savais pas...

FANCHON.

Vous faites tout de travers; vous devenez d'une maladresse...

FLORINE.

Et vous, Fanchon, d'une vivacité...

FANCHON.

Pardon, ma bonne, ma chère Florine; tu ne peux douter de mon attachement pour toi.

FLORINE.

Ah ! je vous reconnais !

FANCHON.

Il ne t'a point parlé ?

FLORINE.

De vous... sans discontinuer.

FANCHON.

Et il ne t'a rien remis ?

FLORINE.

Pardonnez-moi.

FANCHON.

Donnez donc... vous êtes aujourd'hui d'une distraction...

(*Florine lui remet le portrait.*)

Oh ! comme il est ressemblant !

FLORINE, *regardant par-dessus son épaule.*

Je le crois encore mieux.

FANCHON.

Tu as bien raison... Que vois-je ! un papier écrit !...

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

« O doux avenir pour moi !
« Mon image est avec toi,

« Ma belle et tendre amie.
« Ah ! sur ton cœur pose-la,
« Et l'original sera
« Jaloux de la copie. »

FLORINE.

Vous lisez aujourd'hui à merveille.

FANCHON.

Ah ! si toutes les écritures ressemblaient à celle-ci !...

Air du vaudeville de Claudine.

Édouard me rend plus savante ;
Sa plume vaut ses pinceaux :
De ce billet qui m'enchante
J'assemble aisément les mots.
On hésite, l'on épèle
L'écrit d'un indifférent :
Celui d'un amant fidèle
On le lit tout couramment.

FLORINE.

Qui croirait qu'il y a un an vous ne saviez pas lire ? et pourtant reçue chez les grands comme vous l'êtes....

FANCHON.

J'imite bien leurs manières, leur langage ; mais l'instruction ne s'imite pas.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Voici une lettre pour madame.

FANCHON, *prenant la lettre.*

Je ne suis point madame.

FLORINE, *à Champagne.*

Je vous l'ai déjà dit.

CHAMPAGNE.

Pardon ; j'oubliais.... On attend la réponse de madame.

FANCHON.

Encore !... C'est de l'abbé de l'Attaignant ; je reconnais son écriture.... (*Lisant.*)

« Ce vendredi, 15 juin 1766.

AIR : *La femme de mon procureur*,

« Ennuyé du maudit sermon
« D'un Jésuite voix aigre,
« Sans façon,
« Chez vous, Fanchon,
« Pour avoir l'ame allègre,
« Je dinerai,
« Et j'oublirai
« Que c'est aujourd'hui maigre. »

Ce gros abbé, je ne saurais trop bien le recevoir; il me fait tous les couplets que je chante aux boulevards. (*A Champagne.*) Dites que je l'attends.

CHAMPAGNE. (*Florine fait signe à Champagne.*)

Il suffit.

FANCHON.

Vincent est-il de retour ?

CHAMPAGNE.

Non, madame.

FANCHON.

Toujours madame ! Vous me l'enverrez dès qu'il sera rentré.

CHAMPAGNE.

Oui, ma.... oui, Fan.... (*Avec effort*) Oui.

(*Il sort.*)

FLORINE.

Mais le voici.

FANCHON, *à Florine.*

Laissez-nous.

FLORINE, *sortant.*

Ils ont toujours des secrets à se communiquer.

SCÈNE IX.

FANCHON, VINCENT *en grande livrée.*

FANCHON.

Hé bien, mon cher Vincent, avez-vous passé à la diligence de Chambéry?

VINCENT.

Votre frère André n'est point encore arrivé.

FANCHON.

Depuis le temps que vous lui avez écrit de venir... Cela m'inquiète : mais vous paraissez bien fatigué.

VINCENT.

J'ai fait ce matin des courses au-dessus de mes forces.

FANCHON, (*allant chercher un siège, forçant Vincent à s'asseoir, et restant debout près de lui.*)

Mettez-vous là.

VINCENT.

Que de bontés!

FANCHON.

Pourquoi aussi ne pas prendre de temps en temps une voiture?

VINCENT.

Cela diminuerait d'autant les sommes que vous me chargez de distribuer. Qui croirait qu'une simple vielleuse, que cette Fanchon, que l'on dit si légère, secoure en secret tant d'infortunés!

FANCHON.

Quel usage plus délicieux puis-je faire de tout cet or qu'on prodigue à mes faibles talens! Vous le savez, bon Vincent, le hasard m'a mise à la mode : dans ces brillantes soirées, où tout Paris vient étaler son luxe au boulevard, c'est à qui m'entourera, me fera répéter sur ma vielle des chansons dont la gaîté fait tout le mérite. Il n'est pas de grand seigneur, pas de financier opulent qui ne s'arrête pour les entendre, pas de femme de la cour qui ne desire en être l'objet. Chaque soir je rentre chargée de présens, dont la valeur m'étonne toujours. En vérité, ma fortune me parait un songe; mais l'emploi que vous m'aidez en faire en épure la source, et c'est alors que j'en reconnais toute la réalité.

VINCENT.

Et moi, je suis le distributeur de vos bienfaits. Vous ne pouviez me confier une mission plus d'accord avec mon cœur. Vingt-cinq ans maitre-d'hôtel d'un baron étranger fixé à Paris, j'avais amassé quelque argent, légitimement gagné, et m'étais retiré du service après avoir placé mes économies chez des gens que je croyais honnêtes : je perdis tout. On vous parla de moi : vous me donnâtes un logement dans cet hôtel que vous veniez d'acheter; vous me prîtes à votre

service, et vous fîtes de moi un messager de bienfaisance.

AIR : *La fuite en Egypte jadis.*

Aux malheureux j'ai fait du bien ;
A ce bonheur on s'accoutume :
Le sort m'en ôta le moyen,
Et remplit mes jours d'amertume.

FANCHON.

Donnez encore aux indigens,
Et calmez leurs inquiétudes;
Continuez toujours.... je sens
Que l'on tient à ses habitudes.

Hé bien, avons-nous fait une bonne matinée?

VINCENT.

J'ai su pénétrer chez la veuve de cet officier...

FANCHON.

Hé bien?

VINCENT.

Je lui ai présenté les vingt-cinq louis dont vous m'aviez chargé; et, à l'aide de cette livrée de madame de Gervilliers, que vous me faites souvent porter, et que la veuve a reconnue, elle a accepté, en bénissant cette dame qu'elle croit sa bienfaitrice.

FANCHON.

Bien! très-bien!

VINCENT.

Mais je crains de ne pouvoir me servir long-temps de cet habit.

FANCHON.

Pourquoi?

VINCENT.

Madame de Gervilliers, instruite sans doute qu'on répandait des bienfaits sous son nom, m'a déjà fait suivre plusieurs fois; ce matin même encore, et malgré les détours que j'ai cherché à prendre, je crains qu'un de ses gens ne m'ait vu entrer dans votre hôtel.

FANCHON.

Nous chercherons la livrée de quelque maison respectable.

VINCENT.

J'ai bien eu une autre alerte! en passant tout-à-l'heure dans la rue des Lombards, n'ai-je pas été reconnu par Bertrand, cet épicier dont vous avez empêché la banqueroute, et qui ignore encore la main qui l'a secouru!

FANCHON.

Tout de bon ?

VINCENT.

Il est sorti de sa boutique, a couru après moi, m'a accablé de questions, de caresses et de reproches de ma discrétion. J'ai tenu ferme, et l'ai laissé, grace à cet habit, dans la persuasion que la personne qui lui a sauvé la fortune et l'honneur est d'une grande maison : mais j'ai eu un mal à m'arracher de ses mains....

Air du vaudeville des Jumeaux de Bergame.

Fuir des créanciers d'ordinaire
Est un travail pour bien des gens:
Avec soin j'évite au contraire
Ceux qui reçurent vos présens.
Fanchon, ne soyez plus si bonne:
Car dans Paris, dès qu'on me voit,
Je n'ose plus fixer personne;
Chacun peut me montrer au doigt.

FANCHON.

Je suis plus heureuse que vous, moi ; je puis me montrer sans crainte d'être soupçonnée : aussi je me livre souvent en secret au plaisir de voir ceux.... Je passe presque tous les jours devant la boutique de ce Bertrand, je lui joue sur ma vielle quelques airs qu'il croit payer généreusement en m'offrant la petite pièce de monnaie. Je la reçois avec ivresse, et je me dis : C'est à moi qu'appartient ce calme qui règne sur tous ses traits, ce sourire qui erre sur ses lèvres ; j'en suis la cause : ce magasin bien garni, cette activité, cet air d'abondance, tout cela est mon ouvrage... Oh ! cela fait un bien !... mais je n'y ai jamais vu sa fille ; on m'a dit qu'il en a une fort jolie même.

VINCENT.

Elle est chez une tante rue Saint-Laurent, faubourg Saint-Martin.

FANCHON.

D'où savez-vous cela ?

VINCENT.

De Ducoutis, votre tapissier : il vise la jeune personne.

FANCHON.

Lui ! ha ! ha !... Voici monsieur Edouard.

SCÈNE X.

FANCHON, VINCENT, EDOUARD.

EDOUARD.

Bonjour, aimable et bonne..... Monsieur Vincent, je vous salue.

VINCENT.

Votre serviteur, mon voisin.

FANCHON.

Vous vous êtes déjà donné la peine de venir.... Oh! j'ai bien grondé Florine.

EDOUARD.

Pourquoi? elle n'a fait que respecter votre sommeil.

FANCHON.

Je ne dormais pas du tout, je vous assure.

EDOUARD.

D'ailleurs, j'avais rendez-vous avec le bijoutier. (*A Vincent.*) Mon voisin me pardonnera-t-il les cinq parties de dames que je lui ai gagnées hier au soir?

VINCENT.

Je ne me ressouviens que de votre complaisance: à votre âge passer deux heures entières avec un vieillard !...

EDOUARD, *lui serrant la main.*

Dites un ami, monsieur Vincent.

VINCENT.

Vous me gagnez toujours: un jeune homme au jeu de dames doit être plus fort que moi.

FANCHON.

Florine m'a remis....

EDOUARD.

Nous en parlerons.

VINCENT.

Je remonte chez moi. Fanchon n'a plus rien à m'ordonner?

FANCHON.

Pardonnez-moi; de vous bien reposer, de songer combien vous m'êtes utile...Vincent, les hommes comme vous sont rares.

VINCENT, *à demi-voix, à Édouard.*

Si le voisin avait quelques momens à perdre....

EDOUARD.

La petite partie de dames, n'est-ce pas?

VINCENT.

Mais à condition que vous ne me soufflerez pas si souvent.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FANCHON, ÉDOUARD.

EDOUARD.

On vous a donc remis mon portrait?

FANCHON.

Il est d'une ressemblance!

EDOUARD.

Vous m'avez promis de le faire voir.

FANCHON.

Oui.... je le... (*Vivement.*) Vous arrivez de chez mon bijoutier?

EDOUARD, *lui remettant un portrait.*

Il finissait de monter votre portrait que vous m'avez fait faire... Vous l'avez beaucoup pressé, m'a-t-il dit... ce serait une indiscrétion de vous demander s'il est destiné?

FANCHON.

Il ne m'appartient plus.

EDOUARD, *troublé.*

Ah! vous l'avez déjà donné...

FANCHON.

Il faut bien vous mettre dans la confidence.

AIR : *Par hasard ce bon Lafontaine,*

C'est à mon maître en l'art de plaire
Que je destine ce portrait,
A l'ami délicat, sincère,
A l'amant sensible et discret,
A celui dont l'amour extrême
Fait naître un sentiment si doux...
Enfin, c'est à celui que j'aime...
Vous voyez bien qu'il est pour vous.

(Elle le lui remet.)

EDOUARD.

Le voilà donc réalisé cet espoir d'être aimé pour moi-même !.... Oh ! persuadez-moi bien que tant de bonheur n'est point une illusion.

FANCHON,

Oui, parmi ceux qu'attirent auprès de moi le hasard, la mode, et plus encore peut-être la curiosité, personne n'avait trouvé le chemin de mon cœur : vous, Edouard, qui n'avez d'autre recommandation que vos qualités aimables, vous seul m'avez inspiré un sentiment que j'ai toujours redouté, mais que je cesse de craindre, puisque c'est vous qui me le faites connaître.

EDOUARD.

Comment se peut-il que, dans l'opulence, entourée d'hommages, recherchée par tout ce que Paris et la cour ont de plus brillant, vous m'ayez distingué, moi qui n'ai pour ressources que mes pinceaux, (*Avec intention.*) car enfin je ne suis qu'un peintre ?

FANCHON.

Et moi donc que suis-je, s'il vous plaît? Fanchon... la vielleuse, pas davantage... Fanchon la vielleuse.

ROMANCE

Musique de Doche.

PREMIER COUPLET.

Aux montagnes de la Savoie
Je naquis de pauvres parens.
Voilà qu'à Paris on m'envoie,
Car nous étions beaucoup d'enfans.
Je n'apportais, hélas! en France
Que mes chansons, quinze ans, ma vielle et l'espérance.

SECOND COUPLET.

En pleurant, dans chaque village
Fanchon allait tendant la main....

ÉDOUARD.

Pauvre petite! ah ! quel dommage!
Que n'étais-je sur ton chemin
Lorsque tu n'apportais en France
Que tes chansons, quinze ans, et l'espérance!

FANCHON.

TROISIÈME COUPLET.

Quinze ans, et sans ressource aucune....
Que l'on éveille de soupçons!

Cependant j'ai fait ma fortune,
Et n'ai donné que mes chansons.
Fillette sage, apporte en France
Tes chansons, tes quinze ans, ta vielle et l'espérance.

EDOUARD, *avec chaleur.*

Charmante créature!

FANCHON.

Ce riche hôtel, ces meubles somptueux, ce luxe auquel on s'habitue sans le vouloir, tout cela n'a pas changé Fanchon, la fortune est venue frapper à ma porte; je lui ai permis d'entrer, de m'accabler de ses bienfaits, mais à condition que jamais elle ne gâterait mon cœur.

EDOUARD.

En vous comblant de ses dons, elle a cessé d'être aveugle : qui mieux que vous mérite l'opulence? Fanchon, vous savez être riche.

FANCHON.

Je ne m'en défends point, j'ai un grand plaisir à donner. ... que dis-je? je ne donne pas, je partage: en distribuant à tant d'êtres intéressans ce que le hasard me prodigue, je ne fais, selon moi, que leur rendre mes comptes.

EDOUARD.

Oh! je sais les visites que vous faites faire par le bon Vincent.

FANCHON.

Qui vous a dit....

EDOUARD.

Vous secourez des négocians, des pères de famille, des artistes mêmes.

FANCHON, *avec intention.*

Des artistes?... pas autant que je le voudrais; il en est à qui l'on n'ose offrir.... Vous avouerez pourtant que dans les arts l'on éprouve par fois des retards, des momens de gêne, et ne pensez-vous pas qu'alors une amie n'ait le droit....

ÉDOUARD.

Je vous comprends, et vous remercie; je n'ai besoin de rien, je vous assure.

FANCHON.

Cependant des modèles à payer, mille dépenses nécessaires....; et vous êtes orphelin, m'avez-vous dit, sans appui.

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Il est vrai ; mais avec du travail et de l'économie...

FANCHON.

Au moins, Édouard, puisque vous ne voulez rien recevoir de Fanchon, vous lui permettrez d'en user de même avec vous.

ÉDOUARD.

Comment ?

FANCHON.

J'espère que vous ne me parlerez jamais du loyer de l'appartement que vous occupez dans ma maison ; vous ne pouvez me refuser.

ÉDOUARD.

Hé bien, j'accepte.

Air nouveau de Doche.

Avec vous sous le même toit
Heureux le mortel qui respire,
A chaque instant du jour vous voit,
Et vous adore et vous admire !
Oui, je sens que je donnerais
Tous les trésors de l'opulence
Pour que le hasard n'eût jamais
Entre nous permis de distance.

FANCHON.

Que parlez-vous de distance ?

ÉDOUARD, *à part.*

Je m'oublie.

FANCHON.

Je vous l'ai déjà dit, je ne suis que Fanchon la vielleuse.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE, *accourant.*

FLORINE.

Hé bien ! hé bien ! vous n'avez pas entendu ? . . .

FANCHON.

Quoi donc, mademoiselle ?

FLORINE.

A votre porte un équipage brillant, une bouquetière qui crie, un cocher qui jure, un maître qui rit aux éclats ; en un mot, une visite de M. de Sainte-Luce.

FANCHON.

L'étourdi ! je reconnais bien là un capitaine de chevaux légers.

ÉDOUARD.

Je me retire.

FANCHON.

Non, restez ; je veux vous présenter à M. de Sainte-Luce.

(On entend rire dans la coulisse.)

FLORINE.

Le voici.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, SAINTE-LUCE *en petit uniforme, une rose à la main, suivi d'un laquais portant une brassée de fleurs.*

SAINTE-LUCE, *au laquais.*

Jetez des fleurs par-tout. (*A Fanchon.*) Bonjour, ma toute belle. (*Au laquais.*) Ici des lilas, des tubéreuses. (*A Fanchon.*) Chaque jour plus jolie. (*Au laquais.*) Là le jasmin, et des roses sur-tout... oh ! des roses de tous côtés. (*A Fanchon.*) Comment cela va-t-il ?

FANCHON.

A merveille, Sainte-Luce : mais, dites-moi où avez-vous moissonné toutes ces fleurs ?

SAINTE-LUCE.

Ce n'est pas moi ; c'est mon cocher. (*Au laquais.*) Allez m'attendre à ma voiture. (*Le laquais sort.*) J'arrive ici dans mon vis-à-vis attelé de mes deux chevaux anglais... Les charmantes bêtes ! .. mais vives ! .. ah ! j'en suis fou. Ne voilà-t-il pas qu'en entrant dans votre cour, rêvant à une aventure que je vais vous conter, je sens ma voiture qui s'arrête : je regarde... la plus jolie petite bouquetière... un ange !

ÉDOUARD.

Je la connais.

SAINTE-LUCE, *fixant Edouard.*

Ah ! ah !

FANCHON.

Hé bien ?

SAINTE-LUCE.

Elle pleurait... c'étaient bien les plus belles larmes... une maudite roue de ma voiture. . .

FANCHON, *vivement.*

L'aurait blessée ?

SAINTE-LUCE.

Non pas, mais a culbuté tout le magasin parfumé de la bouquetière. Vous sentez bien que je descends, que je console la belle affligée, et que je lui fais payer trois fois le prix de ses fleurs. Mon laquais s'en empare ; et, nouveau messager de Flore, je viens offrir à Vénus la dépouille de ses jardins.

(*Pendant ce récit, Florine a rangé les fleurs, en tâchant d'entendre.*)

AIR : *Mon père était pot.*

Au milieu du désordre affreux
Que le choc a fait naître,
Cette rose frappe mes yeux;
Je crois vous reconnaître:
Je veux vous sauver.
Pour vous préserver
De ce péril extrême,
Je sais vous saisir,
Et j'ai le plaisir
De vous rendre à vous-même.

FANCHON.

Toujours quelque aimable folie. . . Florine, ma toilette.

FLORINE.

J'y vais.

FANCHON.

Et quelle est donc, Sainte-Luce, cette autre aventure ?

SAINTE-LUCE.

Oh ! c'est du pathétique. . . Attention.

FANCHON, *à Florine qui écoute.*

Eh bien, mademoiselle, allez-vous.

FLORINE, *sortant.*

On ne peut rien entendre.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* FLORINE.

SAINTE-LUCE.

Nous avons fait cette nuit, le commandeur, le président,

le gros prieur et moi, un souper divin à ma petite maison c faubourg Saint-Martin. *(D'un ton marqué à Fanchon.)* Oi par parenthèse, vous n'avez jamais voulu venir. Nous avo été tout aussi réservés qu'à l'ordinaire, et nous nous retirio sagement ce matin entre six et sept...

FANCHON.

C'est très-édifiant.

SAINTE-LUCE.

En traversant une rue isolée, j'entends des cris; je v une jeune personne entraînée par des valets vers une voitu je fais arrêter la mienne; je tombe avec mes gens sur misérables; je m'empare de la belle : elle s'évanouit. Qu faire? Dix-sept ans à peu près, jolie.... comme vous. L'heure me pressait, il fallait me trouver au lever de n oncle le ministre à huit heures précises... Ma petite mai à deux pas, la femme de mon concierge honnête et discrè je lui dépose ma belle évanouie, et gagne avec toute vitesse de mes chevaux le faubourg Saint-Honoré.

ÉDOUARD.

Vous ignorez le nom de la jeune personne?

FANCHON.

Et vous l'avez laissée...

SAINTE-LUCE.

Toujours sans connaissance. Après avoir salué mon on et lui avoir persuadé que j'avais bien dormi, je me dispo à retourner au faubourg Saint-Martin pour m'informe mon inconnue, et la rendre à ses parens si elle l'exigea on m'annonce monsieur de Forcebrune.

ÉDOUARD.

Je l'ai vu souvent.

SAINTE-LUCE.

Ah! monsieur le connaît.

ÉDOUARD.

Le roué le plus déterminé de la cour.

SAINTE-LUCE.

C'était le ravisseur de la petite. Il m'avait reconn me tient quelques propos; je le badine : il se fâche, e *(Tirant sa montre.)* dans une demi-heure au b de cennes...

ÉDOUARD.

Et monsieur de Sainte-Luce y va seul? ous a

SAINTE-LUCE.

Mon épée m'attend dans ma voiture.

FANCHON.

Et la jeune personne seule... dans une petite maison...

SAINTE-LUCE.

Parbleu ! .. que voulez-vous que j'en fasse ?

FANCHON.

Ne pourrais-je la recevoir chez moi ?

SAINTE-LUCE.

C'est dit. (*Il tire ses tablettes, et écrit au crayon.*) Un mot à mon concierge, et il vous la remettra.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE, CHAMPAGNE.

(*Florine et Champagne apportent une toilette; Fanchon s'assied devant; Florine lui arrange les cheveux.*)

FANCHON, *à Champagne.*

Montez chez monsieur Vincent, et dites-lui que je veux lui parler.

SAINTE-LUCE, *à Fanchon.*

Avant tout, faites-moi donner à déjeûner, je vous prie; je ne me bats jamais à jeun.

CHAMPAGNE ET FLORINE, *à part.*

Se battre !

SAINTE-LUCE.

Un rien; je suis pressé...

FANCHON.

(*A Champagne.*) Allez. (*A Sainte-Luce.*) A propos, capitaine, je vous présente monsieur Edouard, ce peintre aimable...

SAINTE-LUCE.

Dont vous m'avez parlé. (*A part.*) Il est fort bien ce jeune homme. (*Haut à Edouard.*) Enchanté, monsieur, de vous connaître.

ÉDOUARD.

Croyez, monsieur, que je suis pénétré... (*A Fanchon.*) Quel dommage de cacher ces beaux cheveux !

SAINTE-LUCE.

Désespérant d'honneur... et pour coiffure un simple petit fichu...

ÉDOUARD.

Qui lui sied à merveille.

SAINTE-LUCE.

Vous appelez cela...

FANCHON.

En marmotte, monsieur.

(*Champagne apporte une bouteille et du pain sur une assiette, avance un guéridon, et sort.*)

ÉDOUARD.

Air nouveau de Doche.

Des brillans atours qu'il invente
Le luxe couvre la beauté ;
Mais Fanchon, pour être charmante,
Doit garder sa simplicité.
Des dons que lui fit la nature
L'art encor n'a rien outragé :
Combien de femmes pour parure
Voudraient avoir son négligé !

SAINTE-LUCE, *à part, se versant rasade.*

Comment donc ! .. il a de l'esprit.

(*Fanchon ôte la robe qui la couvrait, et paraît en corset couvert d'un petit fichu qu'elle arrange au miroir.*)

Je bois à la plus jolie.

ÉDOUARD, *à Fanchon.*

Remerciez donc.

SAINTE-LUCE, *regardant Fanchon.*

A celle qui chaque matin a ma première pensée.

ÉDOUARD, *bas à Fanchon.*

Nous nous ressemblons.

FANCHON, *souriant.*

Est-ce que vous pensez, capitaine ?

SAINTE-LUCE, *achevant de boire.*

Quelquefois ; jamais chez vous.

ÉDOUARD.

Je le crois : le cœur a tant d'occupation, que l'esprit n'a plus rien à faire.

SAINTE-LUCE.

(*A part.*) Ce jeune homme a des expressions... (*Haut.*) Mais l'heure m'appelle au bois de Vincennes.... jamais je n'arrive le dernier.

ÉDOUARD.

Monsieur n'a pas de second ?

SAINTE-LUCE.

Non : pourquoi ?

ÉDOUARD.

Je vous ai déjà dit que je connaissais votre adversaire : il n'ira pas seul.

SAINTE-LUCE.

Dois-je pour cela me faire accompagner ?

ÉDOUARD.

Monsieur de Sainte-Luce, la bravoure n'exclut pas la prudence.

SAINTE-LUCE.

Vous avez raison : mais il est trop tard maintenant : où trouver quelqu'un ?.. (*A part.*) Eh ! mais... pourquoi pas ?.. (*Haut.*) Monsieur voudrait-il me faire l'honneur d'être mon second ?

ÉDOUARD

Je vais prendre mon épée.

FLORINE, *à part.*

Son épée !

FANCHON.

Édouard, y songez-vous ?

ÉDOUARD.

Je suis trop flatté du choix de monsieur, pour ne pas y répondre.

FLORINE.

C'est que les seconds se battent quelquefois.

FANCHON, *à Édouard, avec émotion.*

Quoi ! sérieusement...

SAINTE-LUCE.

Je vous le ramenerai.

ÉDOUARD, *avec dignité.*

J'espère aussi vous ramener, monsieur.

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Aimable Fanchon, calmez-vous;
Dissipez de vaines alarmes.

SAINTE-LUCE.

La beauté s'intéresse à nous,
Le sort doit protéger nos armes. (*Fixant Ed.*)
Marchons... oui, je serai vainqueur;
Tout en vous me prévient d'avance.

ÉDOUARD, *d'un ton marqué.*

Nous pourrons au champ de l'honneur
Faire plus ample connaissance.

ENSEMBLE, en sortant et se donnant la main.

Nous pourrons, etc.

SCÈNE XVI.

FANCHON, FLORINE.

FLORINE.

Ce capitaine avait bien affaire de passer par ici.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, VINCENT *en habit gris.*

VINCENT.

Champagne m'a dit que vous vouliez...

FANCHON, *d'une voix altérée.*

Vous prier, mon cher Vincent, d'aller (*Lisant l'adresse du billet du chevalier*) rue Saint-Laurent, n°. 3, à la petite maison de monsieur de Sainte-Luce.

VINCENT, *avec retenue.*

Moi à sa petite maison !

FANCHON, *bas.*

Il faut sauver l'honneur d'une jeune demoiselle.

VINCENT.

J'y vais.

FLORINE, *à part.*

D'une jeune demoiselle !

FANCHON, *lui donnant le billet.*

Vous remettrez ce billet à la femme du concierge; vous ramenerez la jeune personne ici dans cet appartement.

FLORINE, *à part.*

Quel est ce mystére ?

FANCHON.

Et vous l'y garderez vous-même jusqu'à ce que je sois revenue du boulevard du Temple. Prenez une voiture : faites diligence ; il s'agit d'une bonne action.

VINCENT.

Reposez-vous sur moi. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

FANCHON, FLORINE.

FLORINE.

Ce cher monsieur Edouard, s'il allait être victime !

FANCHON, *émue.*

Ma vielle.

FLORINE.

Je vois d'ici deux maudites épées nues...

FANCHON, *plus émue.*

Ma vielle, vous dis-je !

FLORINE, *apportant et passant en bandoulière la vielle.*

Fanchon ne sera pas au boulevard si gaie qu'à l'ordinaire.

FANCHON, *de même.*

Pourquoi cela, mademoiselle ?

FLORINE.

C'est que... il faut si peu de chose pour tuer un honnête homme.

FANCHON, *de même.*

Mes gants.

FLORINE, *allant les chercher sur la toilette.*

Les voici. Vous êtes bien heureuse d'être aussi calme.

FANCHON, *mettant ses gants avec trouble et gaucherie.*

Pourquoi ne le serais-je pas ?

FLORINE, *à part.*

J'étouffe.

FANCHON, *à part.*

Je n'en puis plus.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE, BERTRAND, AUGUSTIN, DUCOUTIS.

CHAMPAGNE, *un peu avant eux.*

On demande monsieur Ducoutis, on desire monsieur Ducoutis.

DUCOUTIS, *sortant du cabinet un plumeau à la main.*

Que me veut-on ? Eh ! c'est le papa Bertrand, mon futur beau-père.

FANCHON, *à part.*

L'épicier de la rue des Lombards... saurait-il que c'est moi.. qui suis venue à son secours ?

BERTRAND, *entrant.*

AIR : *Lubin a la préférence.*

Un forfait qui m'épouvante
S'est commis ce matin

Au faubourg Saint-Martin.
De ma fille, ton amante,
Apprends le malheureux destin.

AUGUSTIN.

Oser enlever Adèle !

FANCHON, *à part.*

Serait-ce la demoiselle ?

DUCOUTIS.

Ciel ! qu'avez-vous dit ?
J'en perds l'esprit.

BERTRAND.

Comme toi j'en suis interdit.

AUGUSTIN.

Allons, réunissons-nous ;
Vers le ravisseur courons tous.

DUCOUTIS.

Cher beau-père,
C'est votre affaire.

BERTRAND.

Viens : prépare-toi.

DUCOUTIS.

Allez sans moi.

AUGUSTIN.

Je la suivrai,
La défendrai.

DUCOUTIS.

Moi je l'épouserai.

BERTRAND.

J'allais chez toi t'annoncer cette affreuse nouvelle que ma sœur elle-même m'a apportée, quand j'ai rencontré mon neveu Augustin, qui m'a dit que tu travaillais ici.

FANCHON.

Croyez que je prends infiniment de part.... mais peut-être...

BERTRAND.

Ah ! ma bonne dame, sans cet évènement, que j'allais être heureux ! j'étais sur le point de découvrir enfin la personne qui, l'an passé, me sauva la vie et l'honneur...

FANCHON.

La vie et l'honneur !

BERTRAND.

En me prêtant une somme considérable.

FANCHON, *à part.*

Il ne me connaît pas.

BERTRAND.

Peut-on se cacher ainsi quand on est si généreux ! je donnerais pour savoir son nom... Mais maintenant je ne puis songer qu'à ma fille.

AUGUSTIN.

Il n'y a pas un instant à perdre : venez, mon oncle, venez.

FANCHON, *les arrêtant.*

Je vous le dis encore, rien n'est désespéré.

BERTRAND.

Comment ?

FINALE.

FANCHON.

Vous retrouverez Adèle,
Pour vous j'emploirai mon zèle:
(*D'un ton marqué*) Peut-être un homme d'honneur
Punit-il son ravisseur.

BERTRAND, AUGUSTIN, DUCOUTIS.

Sur notre reconnaissance,
Madame, comptez d'avance.

BERTRAND.

J'aurais encor le bonheur
De la presser sur mon cœur;

AUGUSTIN.

Que ne puis-je avoir l'honneur
De punir son ravisseur !

DUCOUTIS.

Ah ! si j'avais plus de cœur,
Malheur à son ravisseur !

ENSEMBLE.

FANCHON, FLORINE.

Livrez-vous à l'espérance;
Bientôt vous la reverrez,
Bientôt vous l'embrasserez.

LES TROIS AUTRES.

Cherchons, faisons diligence;
Bientôt nous la reverrons :
Oui, oui, nous la retrouverons.

(*Ils sortent. Fanchon sort après eux. Florine entre dans la chambre à coucher, après avoir répondu à plusieurs ordres que Fanchon lui a donnés par signes.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORINE, *seule.*

Une heure vient de sonner, et point de nouvelles ! Monsieur Edouard ne me sort pas de la tête. Se serait-il battu ?... Oui, il se sera battu.... L'aurait-on blessé ?.... Et je ne suis pas là pour le secourir !.... Ces maudits duels ! Si j'en avais le pouvoir, moi, voici la loi que je rendrais :

Air du vaudeville de l'Avare.

Faisons ici défense expresse,
De par l'hymen et les amours,
Pour d'autres que pour sa maîtresse
A l'amant d'exposer ses jours :
Considérant qu'il n'est pas sage
De braver ainsi le trépas,
Voulons que pour d'autres combats
Il réserve tout son courage.

Mais j'entends quelqu'un... serait-ce monsieur Edouard?... Non... oh ! non ; c'est Vincent... avec la jeune personne... Qui est-elle ?... je le saurai.

SCÈNE II.

VINCENT, ADÈLE, FLORINE.

VINCENT.

Entrez, mademoiselle ; n'ayez aucune crainte.

FLORINE, *à part.*

Le joli petit minois !

ADÈLE.

Où me conduisez-vous ?

FLORINE.

Vous êtes ici chez la belle Fanchon.

ADÈLE.

Fanchon..... cette vielleuse dont j'ai si souvent entendu parler ?....

VINCENT.

Et que vous apprendrez à connaître.

FLORINE.

Peut-on savoir qui est mademoiselle, d'où vient mademoiselle, ce que veut mademoiselle ?

ADÈLE.

J'aurais peine à vous répondre : je ne suis pas encore remise du trouble où m'a jetée un évènement....

FLORINE.

Il est arrivé un évènement à mademoiselle ?

ADÈLE.

Oui : arrachée tout-à-coup des bras de ma chère tante....

VINCENT, *l'entraînant vers la gauche.*

Venez, venez avec moi.

FLORINE.

Où la conduisez-vous ?

VINCENT.

Où j'en ai reçu l'ordre.

FLORINE.

Comment ! je ne saurai pas qui est mademoiselle ?

VINCENT.

Pardonnez-moi ; je vais vous en instruire.

Air du vaudeville au Caire.

Sur tout ce que je vous dirai
Soyez discrète, je vous prie ;
Et d'abord je vous apprendrai
Que mademoiselle est jolie :
Elle a, je crois, quinze ou seize ans,
Paraît modeste, vertueuse,
Et n'a pas, comme tant de gens,
Le défaut d'être curieuse.

(*Il entre avec Adèle dans la chambre, et ferme la porte à double tour.*)

SCÈNE III.

FLORINE, *seule.*

Le sévère personnage ! cette jeune demoiselle... m'y voilà ! ce Bertrand qui vient ici tout désolé... l'espoir que Fanchon lui donne de retrouver cette Adèle... c'est la fille de ce Bertrand ! (*A la porte*) Ah ! vous prétendez vous cacher de moi, monsieur Vincent !... je suis fine et soubrette.

SCÈNE IV.

FLORINE, L'ABBÉ DE LATTAIGNANT.

LATTAIGNANT. (*Il a entendu les derniers mots de Florine.*)

Bonjour, fine et soubrette.

FLORINE.

Eh! c'est monsieur l'abbé de Lattaignant.

LATTAIGNANT.

Moi-même, mon enfant.

FLORINE.

Toujours frais et bien portant....

LATTAIGNANT.

C'est mon habitude.

FLORINE.

Célèbre chansonnier...

LATTAIGNANT.

De la gaîté qu'on prend pour du talent.

FLORINE.

Et par-dessus tout excellent buveur.

LATTAIGNANT.

Je suis chanoine de Reims. Et ta maîtresse? encore au boulevard du Temple?

FLORINE.

Elle ne tardera sûrement pas à revenir.

LATTAIGNANT.

On m'attend à dîner?

FLORINE.

Vous êtes venu de bonne heure.

LATTAIGNANT.

Je voulais savoir la carte et le nombre des convives.

FLORINE.

Peu de monde.

LATTAIGNANT.

Tant mieux!

Air du vaudeville de Monet.

Je déteste la manie
De donner de grands repas;
On dîne en cérémonie,
On symétrise les plats,

On y rit
Sans esprit :
Mangeant froid, parlant de même;
On perd par ce faux système
Les bons mots et l'appétit.

Petite table réveille
Les élus qui sont admis;
On est près de la bouteille,
On est près de ses amis.
Le dessert
Que l'on sert
Aiguise encor la saillie:
C'est alors que la folie
Vient apporter son couvert.

FLORINE.

Voilà bien monsieur l'abbé de Lattaignant ! Vous arrivez fort à propos pour nous égayer; nous sommes aujourd'hui d'une tristesse...

LATTAIGNANT.

Ici de la tristesse... c'est du nouveau.

FLORINE.

Des aventures de tout genre, un enlèvement, des fleurs renversées, un duel, un portrait à remettre, un beau jeune homme qui sert de second, une bouquetière désolée, un mystère que l'on dévoile... un roman tout entier.

LATTAIGNANT.

Que diable me dis-tu là ?

FLORINE.

Enfin une jeune personne enfermée là dans cet appartement.

LATTAIGNANT.

Une jeune personne ?

FLORINE.

Jolie sans le savoir.

LATTAIGNANT.

C'est fort.

FLORINE.

L'innocence même.

LATTAIGNANT.

Peut-on la voir ?

FLORINE.

Elle est sous clef.

LATTAIGNANT.

Bah! peut-être qu'à travers la serrure... (*Il y regarde.*)

FLORINE.

Peut-on être curieux comme cela! Que voyez-vous?

LATTAIGNANT.

Je ne vois qu'un homme... eh! c'est Vincent.

FLORINE.

Il s'est enfermé avec elle.

LATTAIGNANT.

Ils parlent.

FLORINE.

Entendez-vous?

LATTAIGNANT.

Rien... Ah! j'apperçois l'innocence... elle a l'air gauche.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FANCHON.

LATTAIGNANT, *toujours à la serrure.*

De jolis yeux, vrai bouton de rose... Mais pourquoi se trouve-t-elle seule avec Vincent?

FANCHON, *après avoir fait un signe à Florine, et frappant sur l'épaule de Lattaignant.*

C'est mon secret, monsieur l'abbé.

LATTAIGNANT.

C'est vous, belle vielleuse.

FANCHON, *à Florine qui la débarrasse de sa vielle, et se jetant sur le canapé.*

Personne n'est revenu du bois de Vincennes?

FLORINE.

Hélas! non.

FANCHON.

Mon frère n'est pas arrivé?

FLORINE.

Pas encore.

FANCHON.

Je ne conçois rien à ce retard.

FLORINE.

La jeune personne est là.

FANCHON.

Vous l'avez vue?

FLORINE.

Certainement, et je n'ai pas eu de peine à deviner...

FANCHON.

Laissez-nous. (*Florine sort après avoir mis la vielle sur un fauteuil.*)

SCÈNE VI.

FANCHON, LATTAIGNANT.

LATTAIGNANT.

Qu'avez-vous donc?

FANCHON, *avec abattement et s'essuyant la figure.*

Il fait une chaleur !...

LATTAIGNANT.

Vous paraissez troublée.

FANCHON.

Ce n'est rien, mon cher abbé.

LATTAIGNANT.

Rien !... Vous qui n'êtes jamais triste... que du chagrin des autres... Serait-ce donc cette jeune inconnue.... J'y suis.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

C'est un désespoir d'amourette;
D'un père l'on fuit la rigueur :
Vous voulez sauver la fillette,
Du repentir, du déshonneur.
Votre zèle à la fois seconde
Les droits du père et des amours;
Vous rendez heureux tout le monde;
Fanchon, ce sont là de vos tours.

FANCHON.

Hé bien, monsieur l'abbé, m'apportez-vous les couplets pour la nouvelle maréchale de Villancourt?

LATTAIGNANT.

Fille d'un financier... la petite a fait un beau rêve.

FANCHON.

Elle vient ce soir au boulevard faire briller sa livrée, ses nouveaux équipages.

LATTAIGNANT.

Je n'ai plus que six couplets à faire.

FANCHON.

Achevez-les avant dîner, je vous en prie.

LATTAIGNANT.

Aurons-nous monsieur de Sainte-Luce ?

FANCHON, *avec trouble.*

Je le crois.

LATTAIGNANT.

Et le jeune peintre ?

FANCHON, *émue.*

Edouard ?

LATTAIGNANT.

Je l'aime beaucoup, et vous ne le haïssez pas. Sera-t-il des nôtres ?

FANCHON, *de même.*

Je l'espère.

LATTAIGNANT.

Comme vous êtes émue !

FANCHON.

Mes couplets, l'abbé.

LATTAIGNANT.

Fanchon ! Fanchon ! qu'avez-vous fait de notre gaîté ?

FANCHON.

Mes couplets, je vous en prie. Tenez, passez dans ce boudoir.

LATTAIGNANT.

AIR : *On se chagrine trop vîte.*

Ce boudoir est mon parnasse ;
Ma muse sera Fanchon :
Que n'ai-je l'esprit, la grace
De ce nouvel Apollon !
Déjà ma verve s'anime :
Mais, dans un doux abandon,
Mon cœur en cherchant la rime
Craint d'y laisser la raison.

(*L'abbé entre dans le boudoir : Fanchon l'enferme, et va frapper à la porte vis-à-vis.*)

SCÈNE VII.

FANCHON, VINCENT, ADÈLE.

FANCHON.

C'est moi, Vincent ; ouvrez.

VINCENT.

Approchez, mademoiselle.

ADÈLE.

Madame...!

FANCHON.

Avant tout, dites-moi si vous êtes la fille de M. Bertrand, épicier, rue des Lombards.

ADÈLE.

Oui, madame.

FANCHON.

Votre évènement m'a beaucoup intéressée. Vous m'avez été recommandée par M. de Sainte-Luce, votre libérateur.

ADÈLE.

Je voudrais bien le voir.

FANCHON, *à part.*

Et moi aussi.

ADÈLE.

Où est-il donc, madame?

FANCHON.

En ce moment il se bat avec votre ravisseur.

ADÈLE.

O ciel! que de bonté!

VINCENT, *à Fanchon.*

Elle est bien naïve.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE, *accourant.*

FLORINE.

Grande nouvelle! M. Edouard... il ne lui est rien arrivé!

FANCHON.

Qui a pu vous instruire?

FLORINE.

Je viens de le voir descendre de voiture.

VINCENT.

Vous parlez de M. Edouard...

FLORINE.

Les voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, SAINTE-LUCE, EDOUARD.

(Ils entrent en se tenant par la main.)

SAINTE-LUCE.

Air du pas redoublé.

Fanchon, vous me voyez vainqueur:
Oui, grace à sa prudence,

J'ai terrassé le ravisseur,
Et vengé l'innocence.
Mon cœur n'est touché qu'à demi
De cet instant de gloire;
Car j'ai fait un nouvel ami
Plus cher que ma victoire.

FANCHON, *regardant Edouard.*

Vous n'imaginez pas, messieurs, le plaisir que j'ai à vous revoir.

SAINTE-LUCE, *bas à Édouard.*

Cela vous regarde, colonel.

ÉDOUARD.

(*Bas, à Sainte-Luce.*) Silence. (*Haut, à Fanchon.*) Nous devinions vos inquiétudes, et nous les partagions.

SAINTE-LUCE, *appercevant Adèle.*

Je ne me trompe pas... c'est la jeune personne de ce matin... Voici la dame dont je viens d'être le preux chevalier.

ADÈLE.

C'est monsieur qui serait...

SAINTE-LUCE.

Oui, parbleu! moi-même qui vous ai sauvée ce matin des entreprises de M. Forcebrune, que je viens de blesser.

ADÈLE.

Monsieur est bien honnête.

SAINTE-LUCE.

Ah! je suis honnête! (*Ils rient aux éclats.*) Délicieux, d'honneur!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LATTAIGNANT.

LATTAIGNANT, *frappant à la porte du boudoir.*

Ouvrez donc! ouvrez donc!

SAINTE-LUCE.

Quel est ce tapage?

EDOUARD.

C'est la voix de M. de Lattaignant.

FANCHON.

A qui j'ai fait faire des couplets avant dîner, et pour cause. (*Lattaignant frappe.*) Venez, beau prisonnier. (*Elle lui ouvre.*)

LATTAIGNANT, *fredonnant.*

L'amour ainsi que la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

(*A Fanchon.*) Voici vos couplets. (*Il lui remet un papier plié.*) Révérence très-humble à M. de Sainte-Luce. (*A Edouard.*) Bonjour, mon petit Raphaël.

SAINTE-LUCE.

Quand je vois cette face-là le matin, je suis sûr de rire toute la journée.

ÉDOUARD.

C'est Momus en petit collet.

FANCHON.

C'est dommage que la mélancolie le maigrisse.

LATTAIGNANT.

Chacun s'arrondit à sa manière. (*A Florine, désignant Adèle.*) Florine, n'est-ce pas là...

FLORINE.

L'innocence, M. l'abbé.

LATTAIGNANT.

Oui, je la reconnais.

Air du curé de Pomponne.

(*A Fanchon*) Vous nous avez séparément
Enfermé l'un et l'autre :
Quelle crainte dans ce moment,
Fanchon était la vôtre?
Mademoiselle a l'air rêveur,
Et je sens qu'avec elle,
Vrai,... j'aurais partagé de bon cœur
Ma gaîté naturelle.

TOUS, *excepté Fanchon et Adèle.*

Il aurait partagé de bon cœur
Sa gaîté naturelle.

ADÈLE.

Monsieur est bien bon.

FANCHON.

Quelle ingénuité! je vais vous faire conduire chez monsieur votre père.

ADÈLE.

Oh! non, madame.

FANCHON.

Et pourquoi?

ADÈLE.

AIR : *Je crains de lui parler la nuit.*

Mon père veut me marier
A Ducoutis le tapissier;

Moi pour cette alliance
J'ai de la répugnance;
Je n'aime qu'Augustin,
Et je ne veux donner ma main
Qu'a mon petit cousin.

L'ATTAIGNANT.

Ah! vous aimez le petit cousin!

ADÈLE.

Il y aura six ans à la Saint-Remi, monsieur.

SAINTE-LUCE.

Six ans à la Saint-Remi!... vous l'épouserez. (*A Fanchon.*) Il faut la garder ici.

FANCHON.

Mais Sainte-Luce, songez donc que je ne puis...

SAINTE-LUCE.

Non, c'est un parti pris, je ne l'aurai point sauvée pour la voir sacrifiée.

ÉDOUARD.

Faites attention que le père....

SAINTE-LUCE.

Je lui ferai entendre raison. Il n'y a qu'à l'envoyer chercher.

FLORINE.

M. Vincent pourrait s'en charger.

VINCENT.

Qui? moi chez l'épicier Bertrand!.... Fanchon sait bien que ce n'est pas possible. Je vais dire à Champagne d'y aller.

ADÈLE, *à Vincent.*

Mon père aura peut-être reconduit ma tante chez elle.... Monsieur... c'est rue Saint-Laurent, à côté du pâtissier, au second sur le derrière. (*Vincent sort.*)

SAINTE-LUCE.

L'heure du dîner approche. Ma toilette à faire, une visite indispensable.... Mon hôtel est près d'ici, je suis à vous dans un instant.

ÉDOUARD.

J'espère que nous passerons ensemble le reste de la journée?

SAINTE-LUCE.

Elle a commencé pour moi sous de trop heureux auspices.

L'ATTAIGNANT.

Moi, pendant ce temps-là, je vais remettre dans le quartier une douzaine de couplets de fête.

(*Il tire de sa poche un gros porte-feuille à serrure.*)

SAINTE-LUCE.

L'abbé, vous en tenez magasin.

LATTAIGNANT.

AIR : *La boulangère a des écus.*

J'ai des vers de fête innocens
Que l'à-propos aiguise,
Bien des Joseph, quelques Laurents;
Je fais une Denise;
En sortant de céans
Je rends
A l'hôtel de Soubise,
Deux Jeans,
A l'hôtel de Soubise.

SAINTE-LUCE.

Au revoir, ma toute belle. Ah ça, je vous dépose ma charmante héroïne; vous la garderez ici.

FANCHON.

Je vous promets d'attendre le père.

SAINTE-LUCE.

Je tiens sérieusement à la marier au petit cousin.

ÉDOUARD.

Quelle folie!

SAINTE-LUCE.

Que voulez-vous, j'aime à faire des heureux.

(*Il sort avec Lattaignant.*)

FANCHON, *cherchant un prétexte.*

Mademoiselle, votre nom?

ADÈLE.

Adèle, madame.

FANCHON.

Vous n'avez peut-être rien pris de la matinée..... si, en attendant le diner.....

ADÈLE.

Ce n'est pas de refus, madame.

FANCHON.

Florine, conduisez mademoiselle.

FLORINE.

Venez, venez : je meurs d'envie de causer avec vous.

SCÈNE XI.

FANCHON, ÉDOUARD.

FANCHON.

Enfin, nous voilà seuls, et je puis me livrer à toute ma joie!... que vous m'avez inquiétée!

ÉDOUARD.

Croyez-vous que j'aie moins souffert ? Quand on vous connaît il est permis d'aimer la vie.

FANCHON.

Une autre fois soyez donc moins prompt à l'exposer.

ÉDOUARD.

Pouvais-je m'en dispenser ?.... D'ailleurs, garçon, sans famille, tenant si peu à la société....

FANCHON.

Édouard, écoutez un projet de Fanchon : j'ai résolu de retourner en Savoie.

ÉDOUARD.

Vous quitteriez Paris ?

FANCHON.

Je veux revoir mes montagnes ; je veux y conduire un peintre aimable, plein de talens, à qui, en échange de toute ma fortune, je ne demanderais qu'un seul tableau.

ÉDOUARD.

Comment ?

FANCHON.

AIR : *Dans ce salon où de Pousin.*

Au bas d'un fertile coteau,
Dont je garde la souvenance,
Je ferais peindre le hameau
Qui vit les jeux de mon enfance.
Il faudrait être mon époux
Pour faire avec moi ce voyage :
J'avais jeté les yeux sur vous...
Mais peignez-vous le paysage ?

ÉDOUARD.

Je vous comprends, femme charmante, et ne puis revenir de ma surprise. Quoi ! Fanchon, vous pourriez renoncer à ces hommages dont vous êtes environnée...

FANCHON.

Un seul m'a fixée pour jamais.

ÉDOUARD.

A cette opulence que vous augmentez chaque jour ?

FANCHON.

J'en ai trop pour moi ; assez pour deux.

ÉDOUARD.

Vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans mon ame.

FANCHON.

Expliquez-vous, Edouard.

ÉDOUARD.

Il est des circonstances....

FANCHON.

N'êtes-vous pas libre? comme Fanchon, né de parens obscurs? quelle pourrait être entre nous la distance?

ÉDOUARD.

La distance..... celle de la fortune.

Air du vaudeville du Tableau en litige.

Du partage de la richesse
Exclus par un sort inhumain,
Comment, avec délicatesse,
Puis-je aspirer à votre main?
Souvent trop devoir importune:
Par l'hymen près d'être lié,
De l'amour et de la fortune
Chacun doit fournir la moitié.

FANCHON.

Même air.

N'imitez pas l'amant vulgaire
Qui rougirait de partager:
De l'objet que le cœur préfère
Les dons peuvent-ils outrager!
C'est à deux que l'amour dispense
Tous les biens qu'un seul peut avoir;
Il ne met pas de différence
Entre donner et recevoir.

ÉDOUARD.

Il y a dans tout ce que vous dites une grace, une expression!... Ah! si, comme vous, je possédais....

FANCHON.

Qui vous a dit que vous ne possédiez rien? (*S'élançant à un secrétaire, et apportant un papier.*) Vous avez acquis dans les environs de Chambéry, précisément auprès de la cabane de mon père, une retraite agréable et commode.

ÉDOUARD.

Qui... moi!

FANCHON.

En voici le contrat; il n'y manque plus que votre signature.

ÉDOUARD.

Qu'entends-je!

FANCHON.

Vous serez au milieu d'un peuple pauvre, mais laborieux; vous en serez l'ami, le dieu tutélaire: car, je vous en préviens, vous aurez beaucoup d'or à répandre; vous trouverez pour vos pinceaux des sites charmans, des villageoises fraîches et piquantes... dans mon pays il y en a de fort jolies. Je me suis apperçue que vous n'aimiez ni le tumulte ni le grand monde; votre terre offre la solitude la plus aimable: vous pourrez y promener les plus douces rêveries. Enfin, si, par délicatesse, vous aviez refusé de venir chez Fanchon, c'est maintenant chez vous qu'elle vous demande un asile, et la permission d'y passer le reste de sa vie.

ÉDOUARD.

Tant de générosité confond toutes mes idées... Amour! reconnaissance!... je ne puis vous résister. Femme charmante! je t'adorais... et ne t'aimais pas encore assez.

FANCHON.

Vous seul, depuis long-temps, êtes le but de mes actions: vous venger du sort, qui, en vous oubliant, me prodiguait ses dons, était ma pensée chérie. Edouard était toujours là...

ÉDOUARD, *avec égarement.*

Oui, oui, toujours avec toi! tu l'emportes sur la voix des préjuges... Il est temps de me faire connaitre; apprends donc que je suis...

SCÈNE XII.

FANCHON, Mad. DE GERVILLIERS, *introduite par Vincent, et suivie de deux laquais avec la livrée que portait Vincent au premier acte. L'un d'eux porte un sac de velours cramoisi à glands d'or.* VINCENT.

VINCENT, *annonçant.*

Madame de Gervilliers!

Mad. DE GERVILLIERS.

Ici mon neveu!

ÉDOUARD, *sortant précipitamment par le fond.*

Ciel!

FANCHON, *stupéfaite.*

Son neveu!

VINCENT.

Son neveu!

Mad. DE GERVILLIERS.

Dans cette maison! (*A Fanchon, d'un ton sec.*) Ma

bonne, allez dire à votre maîtresse que c'est madame de Gervilliers, qui veut la voir.

FANCHON, *toujours immobile.*

A peine je respire.

Mad. DE GERVILLIERS, *de même.*

M'entendez-vous, mademoiselle?

FANCHON.

Madame... serait la tante d'Edouard?

Mad. DE GERVILLIERS.

Édouard, dites-vous? C'est le colonel de Francarville.

FANCHON, *à part.*

Il m'a trompée.

Mad. DE GERVILLIERS, *avec aigreur.*

Hé bien! verrai-je cette Fanchon?

VINCENT.

Vous lui parlez, madame.

Mad. DE GERVILLIERS.

Ce serait là... (*A part.*) elle est fort bien. *Aux laquais.* Qu'on m'attende à ma voiture. *Ils sortent.* (*Haut à Fanchon, avec mépris.*) J'ai à me plaindre de vous.... beaucoup plus que je ne pensais.

FANCHON.

De moi, madame?

Mad. DE GERVILLIERS.

Vous avez la témérité de vous servir de ma livrée pour répandre des dons qui ne viennent que de votre main.

VINCENT.

Je vous le disais bien qu'on m'avait fait suivre jusqu'ici... Madame m'a fait tout avouer, Fanchon; il n'est plus temps de feindre.

Mad. DE GERVILLIERS.

Que répondrez-vous à cela?

FANCHON.

AIR : *Par une liqueur enivrante.*

De votre bonté généreuse
Le pauvre ressent les effets;
Il me fallait, pour être heureuse,
Madame, imiter vos bienfaits.
Aux malheureux dans l'indigence
J'offris des secours; mais Fanchon
Crut doubler leur reconnaissance
En leur prononçant votre nom.

Mad. DE GERVILLIERS.

Pas mal : est-ce qu'elle aurait de l'esprit?

VINCENT.

Eh ! pourquoi pas ?

Mad. DE GERVILLIERS, *avec mépris.*

Se donner des tons de bienfaisance !

VINCENT, *à part.*

Le sang me bout dans les veines.

Mad. DE GERVILLIERS.

Une Fanchon compromettre un nom illustre par ses aumônes indiscrètes ! oser prétendre à l'estime !

FANCHON, *avec force et dignité.*

Madame de Gervilliers oublie qu'elle est chez moi.

Mad. DE GERVILLIERS, *baissant le ton.*

Comment donc !

VINCENT, *avec colère.*

Il est vrai, madame, que Fanchon a beaucoup de torts envers vous... infiniment de torts.

Air du vaudeville de Oui et Non.

Pour tous ceux que vous oubliez
La bonté de son cœur réclame :
Bientôt leurs pleurs sont essuyés,
Le tout en votre nom, madame.
Par des bienfaits entretenir
L'éclat d'un nom recommandable,
En tous lieux vous faire bénir....
Oh ! c'est un crime abominable !

Mad. DE GERVILLIERS.

Mais je crois que ce bon homme...

VINCENT.

Est très-choqué, madame, de vous voir ainsi maltraiter celle à qui vous ne devez que des éloges.

FANCHON, *avec douceur.*

Vincent, calmez-vous ?

VINCENT.

Non, c'est que je ne souffrirai pas...

FANCHON.

Laissez-nous, je vous prie.

VINCENT, *à part.*

Elle est trop bonne... je le lui ai toujours dit. (*Haut, après une fausse sortie.*) Oui, vous êtes trop bonne.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

FANCHON, Mad. DE GERVILLIERS.

Mad. DE GERVILLIERS.

Allons, allons, je veux bien oublier la hardiesse que vous avez eue.... à condition que jamais vous ne vous servirez de ma livrée... Mais ce que je ne puis vous pardonner, c'est d'attirer ici mon neveu, le colonel de Francarville.

AIR : *J'ai par fois entendu parler.*

Vous voulez de votre beauté
Sur son cœur exercer l'empire;
D'un pareil amant le délire
Doit flatter votre vanité.
Oubliant l'honneur de sa race,
Il le dément à vos genoux....
Peut-être poussez-vous l'audace
Jusqu'à voir en lui votre époux.

FANCHON.

Moi l'épouse d'Édouard !...

Mad. DE GERVILLIERS.

Toujours un Édouard !

FANCHON.

C'est le nom qu'a pris votre neveu, madame, pour s'introduire chez moi. Il s'est donné pour un peintre sans fortune, sans parens.

Mad. DE GERVILLIERS.

Depuis trois mois il nous écrit de son régiment... Non, je ne puis croire ce que vous dites ; vous ne pouviez méconnaître le colonel, et ce détour...

FANCHON.

Je n'en impose jamais.

Mad. DE GERVILLIERS.

Vous ignoriez que monsieur de Francarville, colonel de cavalerie, mon unique héritier, est déjà possesseur d'une grande fortune ! vous me nierez que votre but était de partager son opulence et d'en augmenter la vôtre ? (*Fanchon, qui, pendant cette tirade, a exprimé la plus vive souffrance, prend tout-à-coup le contrat, et le présente avec noblesse à madame de Gervilliers.*) Quel est ce papier ?

FANCHON.

Lisez.

Mad. DE GERVILLIERS, *après avoir mis ses lunettes.*

« Pardevant les notaires... » Hum « est également com-
» paru le sieur Édouard, peintre... »

FANCHON.

Votre neveu.

Mad. DE GERVILLIERS, *feuilletant le contrat.*

C'est le contrat d'une terre en Savoie.

FANCHON.

Que j'avais achetée pour votre neveu... je le croyais orphelin, abandonné de la nature entière... Vous voyez que, loin de vouloir partager l'opulence du colonel de Francarville, je ne cherchais qu'à l'enrichir de la mienne.

Mad. DE GERVILLIERS, *ôtant ses lunettes.*

Serait-il vrai? Je commence à croire que je m'étais trompée.

FANCHON.

Eh! de quel droit, madame, venez-vous insulter chez elle une femme qui n'a d'autre tort que d'avoir augmenté le respect qu'on vous doit? Mais cette femme est obscure; ce n'est qu'une simple vielleuse: qu'importe d'attaquer son honneur, sa délicatesse, de l'accabler de reproches injurieux, de l'outrager par des préventions humiliantes... Sachez que cette Fanchon, que vous dédaignez, porte une ame qui peut donner à la vôtre le défi de la fierté; sachez que ses bienfaits pourraient peut-être le disputer aux vôtres, et qu'on n'a pas besoin de naissance, madame, pour avoir quelques vertus.

Mad. DE GERVILLIERS.

(*A part.*) Quel langage! (*Haut.*) Mademoiselle, vous me jetez dans un étonnement.

AIR : *Ah! de quel souvenir affreux.*

Plus d'un propos calomnieux
Contre vous m'avait prévenue;
Mais de vous on pense bien mieux
Dès l'instant qu'on vous a connue:
Vous m'inspirez un sentiment
Bien sincère, je vous l'atteste;
Comptez sur mon attachement,
Et sur-tout, mon aimable enfant,
Daignez oublier le reste.

FANCHON, *froidement.*

Madame, je suis sensible autant que je dois l'être...

Mad. DE GERVILLIERS, *avec affection.*

Je vois que vous êtes encore blessée, et je le conçois, j'ai été un peu loin... oui, j'ai eu des torts...

FANCHON.

Madame, je ne m'en souviens plus.

Mad. DE GERVILLIERS.

Vous savez conserver un sang-froid, une dignité... Et ce contrat... (*Le lui donnant*) oh ! je ne l'oublierai jamais. (*Lui prenant la main.*) Ma chère enfant, dites que vous acceptez mon amitié.

FANCHON.

Elle m'honore, madame, et j'espère avoir la force de m'en rendre digne.

Mad. DE GERVILLIERS.

Mais mon neveu vous aime sans doute beaucoup... cela me parait si naturel ! consentira-t-il à se séparer de vous ?

FANCHON, *avec sentiment.*

Il aura beaucoup de peine... j'aime encore à le croire ; mais je le ferai ressouvenir de ce qu'il doit à sa famille, à son rang : croyez, madame, que je saurai lui faire mesurer la distance qui existe entre nous.

Mad. DE GERVILLIERS.

(*A part.*) Elle est charmante ! (*Haut.*) Je ne puis rester plus long-temps avec vous... Sans adieu, ma belle enfant.

FANCHON.

Madame, je vous salue.

Mad. DE GERVILLIERS.

Je veux que vous veniez me voir.

FANCHON.

J'aurai cet honneur.

Mad. DE GERVILLIERS.

Le matin, entendez-vous. Nous causerons : j'éprouve, à vous entendre, un plaisir.... On n'est pas plus intéressante !

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

FANCHON, *seule.*

Édouard le colonel de Francarville ! je ne puis encore revenir de mon étonnement... quitter sa famille, se déguiser

trois mois entiers !... Oh ! que d'amour !... et il faut renoncer à lui !... Allons , courage.

AIR : *J'ai quitté la montagne.*

Fanchon, va par la ville,
Pour tromper tes chagrins
Gaiment d'un vaudeville
Répéter les refrains ;
Que ton pauvre cœur oublie
Les maux de ce jour ;
Conserve au moins ta folie,
Si tu perds l'amour.
D'une destinée inhumaine
C'est par trop souffrir,
Prends ta vielle, et bannis la peine
En chantant le plaisir.

SCÈNE XV.

LES PÉCÉDENS, ADÈLE, FLORINE, AUGUSTIN.

ADÈLE, *à Florine, en entrant doucement.*

Quand je vous disais que c'était lui, mademoiselle.

AUGUSTIN.

Ma chère Adèle, il y a bien long-temps que je ne vous ai vue.

ADÈLE.

Pas depuis dimanche au soir à neuf heures.

FLORINE, *à part.*

On compte déjà les momens.

FANCHON.

Je me félicite de contribuer à vous réunir, et j'espère... Mais voici Sainte-Luce et l'abbé.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, SAINTE-LUCE *en grande tenue*, LATTAIGNANT.

SAINTE-LUCE.

Vous voyez que nous avons fait diligence.

LATTAIGNANT.

Mes couplets sont distribués... Le couvert est-il mis ?

ADÈLE, *désignant Sainte-Luce.*

Augustin, voilà celui qui m'a sauvée.

AUGUSTIN, *à Saint-Luce.*

Ah ! monsieur, que d'obligations ! Vous voyez en moi...

SAINTE-LUCE.

Le petit cousin, j'en suis sûr.

ADÈLE.

Oui, monsieur.

LATTAIGNANT.

Il est fort bien le jeune homme.

SAINTE-LUCE.

Vous vous aimez, n'est-ce pas ?

ADÈLE.

C'est si naturel !

SAINTE-LUCE.

Air du vaudeville de l'abbé Pellegrin.

Il est naturel d'enflammer
Un cœur sensible qui soupire ;
Il est naturel de s'aimer,
Il est naturel de le dire ;
Brûler du desir d'être heureux
Est naturel, je vous assure :
Je veux vous marier tous deux ;
C'est encor plus dans la nature.

FLORINE, *bas, à Fanchon.*

Je ne vois point M. Édouard.

FANCHON, *vivement.*

Taisez-vous.

AUGUSTIN.

Nous marier ! Monsieur ne connaît pas l'entêtement de mon oncle Bertrand, les prétentions de mon rival Ducoutis.

SAINTE-LUCE.

Monsieur ne sait pas que j'ai entrepris des choses plus difficiles.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, DUCOUTIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Entrez, messieurs, entrez.

BERTRAND.

Ma fille ! ma chère Adèle ! (*Il l'embrasse.*) (*Champagne sort.*)

DUCOUTIS, *essoufflé.*

Pardon à toute l'honorable société. (*Fixant Adèle.*) La voilà !... la voilà !...

AUGUSTIN.

Mon oncle, vous voyez le libérateur d'Adèle.

BERTRAND, *saluant Sainte-Luce.*

Je ne puis trouver d'expressions...

SAINTE-LUCE.

C'est bien.

DUCOUTIS, *saluant aussi.*

Pour vous peindre, monsieur...

SAINTE-LUCE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FANCHON.

Ducoutis, mon tapissier.

LATTAIGNANT.

La plaisante figure !

SAINTE-LUCE.

Quoi ! c'est là le rival...

LATTAIGNANT, *à Ducoutis.*

Vous voulez épouser la petite ?

DUCOUTIS.

Tout est d'accord, monsieur.

LATTAIGNANT.

Tout ? je parie que non.

Air du Petit Vaudeville.

Vous soupirez pour la belle ;
Son père a fait choix de vous :
Peut-être avez-vous pour elle
Préparé quelques bijoux.
(*Le toisant.*) C'est vraiment d'un bon augure ;
Mais tout n'est pas fait encor :
Son âge et votre figure
Ne seront jamais d'accord.

BERTRAND.

Chansons que tout cela.

SAINTE-LUCE, *frappant sur l'épaule de Ducoutis.*

Monsieur... (*A Florine.*) Comment le nommez-vous ?

FLORINE.

Ducoutis.

SAINTE-LUCE.

M. Ducoutis... vous ne savez pas une chose ?

DUCOUTIS.

Cela se peut, monsieur.

SAINTE-LUCE.

J'ai disposé de la main d'Adèle.

DUCOUTIS.

Monsieur me fait l'honneur de me dire...

SAINTE-LUCE.

Je la marie au petit cousin, c'est décidé.

BERTRAND.

Comment, c'est décidé !

SAINTE-LUCE, *le serrant d'un côté.*

Ecoutez, mon cher... M. Bertrand.

LATTAIGNANT, *le serrant de l'autre.*

Là... là... papa ; nous allons parler raison.

BERTRAND.

C'est que je ne me laisse pas mener.

DUCOUTIS.

Ni moi non plus, et certainement...

LATTAIGNANT.

Paix.

SAINTE-LUCE.

D'abord le jeune homme convient à votre fille.

LATTAIGNANT.

Vrai, il lui convient.

BERTRAND.

C'est un étourdi.

SAINTE-LUCE.

Tant mieux.

DUCOUTIS.

Un mauvais sujet.

ADÈLE.

Peut-on dire cela !

BERTRAND.

Qui n'a pas le sou.

SAINTE-LUCE.

Je me charge de son avancement.

FANCHON, *à Bertrand.*

Songez que la protection de M. de Sainte-Luce....

DUCOUTIS.

Hé ! que me fait à moi monsieur de Sainte-Luce.

FLORINE, *bas, à Ducoutis.*

Capitaine de chevaux légers, et très-mauvaise tête, je vous en avertis.

BERTRAND.

Je perds à la fin patience... Allons, ma fille, suivez-moi.

SAINTE-LUCE.

Non pas; elle reste ici.

BERTRAND.

Est-ce que je ne suis pas son père?

SAINTE-LUCE.

C'est possible : mais moi je suis son libérateur, et je me serais battu pour la prétendue de monsieur Ducoutis ! Je ne peux pas, d'honneur; je serais perdu, déshonoré.

LATTAIGNANT.

Nous autres gens de qualité, voyez-vous, nous avons des principes.

FANCHON.

Capitaine, c'est pousser trop loin la plaisanterie.

SAINTE-LUCE.

Je ne plaisante pas du tout : je place le jeune homme, je dote la demoiselle, je fais la noce à ma terre de Sainte-Luce, et, en dépit de ce diable d'homme, j'assure le bonheur de ses enfans, et celui de ses vieux jours.

LATTAIGNANT.

Moi je fais l'épithalame, et j'obtiens les dispenses.

BERTRAND.

Ma fille, je vous ordonne de me suivre.

ADÈLE.

Jamais je n'épouserai Ducoutis.

LATTAIGNANT, *à Bertrand.*

Vous l'entendez.

SAINTE-LUCE.

Non, vous ne la sacrifierez pas... dussé-je me battre une seconde fois.

DUCOUTIS.

Retirons-nous, beau-père.

BERTRAND.

Hé bien, je vais porter ma plainte : je suis connu à l'hôtel de M. le lieutenant de police.

LATTAIGNANT.

Monsieur est de ses amis ?

BERTRAND.

Je suis son épicier.

DUCOUTIS.

Et moi son tapissier, rien que cela.

SAINTE-LUCE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur l'épicier.

BERTRAND.

Air : Une fille est un oiseau.

Je vais élever la voix.
Dans peu nous verrons, j'espère,
Si l'on peut ainsi d'un père
Méconnaître tous les droits.

(A Sainte-Luce et à Lattaignant.)

Contre vous deux je réclame,

(A Fanchon.)

Contre vous aussi, madame,
C'est vous sur-tout que je blâme,
Tout retombera sur vous.

(A Ducoutis.)

Viens : la justice, mon gendre,
Dans un moment va te rendre
Le plus heureux des époux.

(Bertrand sort.)

DUCOUTIS, *suivant Bertrand, et menaçant de loin.*

Fin de l'air.

On nous prêtera main forte ;
Dans ces lieux sous bonne escorte
Je reviendrai son époux,
De près nous nous verrons tous.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

FANCHON, SAINTE-LUCE, LATTAIGNANT, FLORINE, ADÈLE, AUGUSTIN.

FANCHON.

Je crains bien, Sainte-Luce, que votre étourderie ne soit la cause d'une affaire dont je pourrais être victime.

SAINTE-LUCE.

Ne craignez rien.

LATTAIGNANT.

N'avez-vous pas pour chevaliers un capitaine de chevaux légers et un conseiller de Reims ?

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, M. DE FRANCARVILLE, *en grand uniforme.*

M. DE FRANCARVILLE.

Quel bruit ai-je entendu !

FANCHON, *à part.*

Ciel !

FLORINE.

Je ne me trompe pas : c'est monsieur Edouard.

LATTAIGNANT.

Quoi ! notre jeune peintre serait...

SAINTE-LUCE.

Le colonel de Francarville.

LATTAIGNANT.

J'en ai souvent entendu parler.

FLORINE, *à part.*

Ah ! mon dieu !

SAINTE-LUCE.

Il paraît que monsieur de Francarville ne garde plus l'incognito ?

M. DE FRANCARVILLE.

Le hasard m'a forcé de quitter un déguisement...

FANCHON, *d'une voix altérée.*

Que vous n'avez gardé que trop long-temps.

M. DE FRANCARVILLE, *bas.*

Fanchon, il faut que je vous parle.

SAINTE-LUCE.

Savez-vous bien, ma toute belle, que votre voix est altérée.

FANCHON.

Vous vous trompez.

LATTAIGNANT.

Elle a juré de n'être plus gaie.

FANCHON, *avec un sourire forcé.*

Pourquoi donc l'abbé... Oh ! je veux l'être. (*A part.*) J'étouffe !

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, ANDRE, *costume de savoyard, guêtres couvertes de poussière, un bâton à la main, petit sac sur le dos,* CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *poussant André.*

Entrez : entrez ; elle n'est pas fière, allez.

FANCHON, *jetant un cri.*

(*En appercevant André, et s'élançant dans ses bras.*)
Mon frère !

TOUS.

Son frère !

ANDRÉ.

Chest-i vous ?... chest-i toi ?

FANCHON.

André, mon bon André, que j'ai de plaisir à te voir..... embrassons-nous encore.

ANDRÉ.

Qui croiriont q'chest-là ste p'tit' Fanchon... M'est avis q't'es encore pus belle q'tu n'étais au pays ; mais ch'tégal, t'as toujoux la figure d'famille.

FANCHON.

Et le cœur aussi, va. Comment se porte mon père ?

ANDRÉ.

Au mieux, diou marchi, aimant à boire l'petit coup.

LATTAIGNANT.

Brave homme.

ANDRÉ.

Marchant sans bâton, contant la p'tit' histoire, et parlant toujoux d'toi.

FANCHON.

Toujours de moi... Mais par quelle voiture es-tu donc venu ?

ANDRÉ, *frappant de son bâton la semelle de sa chaussure.*

La voichi :

FANCHON.

Est-ce que tu n'aurais pas reçu...

ANDRÉ.

Ch'dix louis q'vous m'avez envoya ? Oh ! q'chi fait. J'étions au moment d'prendre la diligence d'Chambéry,

Air nouveau de Doche.

V'là q'not' cousin', la sœur à Jean,
M'dit qu'al' accouche encor' d'un' fille :
« André, sois l'parrein d'mon enfant, »
D'grand cœur j'acceptons à l'instant,
C'est la plus pauvre d'la famille ;
Moi j'li baillons tout mon orgent,
M'disant, j'pouvons ben donner l'nôtre ;
Ma sœur Fanchon en a tant d'autre !
J'prenons not' sac et le cœur gai,
A pied j'fesons tout le voyage,
D'son argent qui fait bon usage
N'pouviont jamais êt' fatigué.

FANCHON.

Bien, frère, très-bien... Il faut te débarrasser de tout cela. Attends...

FRANCARVILLE, *à part.*

Bonne, toujours bonne.

(*Fanchon veut ôter à André son sac; Florine vient l'aider avec empressement.*)

ANDRÉ.

Laisse donc, sœur, laisse donc. (*A Florine qu'il salue avec respect.*) Madame, je n'souffrirons jamais... (*Bas, à Fanchon.*) Quoiqu'chest q'chette grande dame-là ?

FANCHON, *souriant.*

Tu le sauras.

LATTAIGNANT.

Il la prend pour une dame.

SAINTE-LUCE.

Ah ça, ma chère Fanchon...

FANCHON, *à André.*

Et tu dis que mon père pense toujours à moi ?...

LATTAIGNANT, *à Sainte-Luce.*

Elle ne nous voit plus.

FANCHON.

Que malgré son grand âge il jouit d'une bonne santé ? A-t-il, comme autrefois, la chansonnette à la bouche ? s'accompagne-t-il du triangle ? fait-il encore danser les jeunes filles avec sa vielle, au bas de la grande roche ?... Sainte-Luce, l'abbé.... monsieur le colonel, excusez-moi, je suis dans mes montagnes.

ANDRÉ.

L'cher homme est toujoux d'même, dieu marchi.

FANCHON.

Tu es bien sûre qu'il ne lui manque rien ?

ANDRÉ.

Est-ce qu'ch'est possible avec toi, sœur ? sur-tout depuis q'tu nous as établis dans c'hâteau q't'as acheté près d'Chambéry.

(*Mouvement de Francarville.*)

SAINTE-LUCE.

Ah !... ah !... vous avez terminé pour cette terre en Savoie ?

LATTAIGNANT.

Vous avez fait là une bonne affaire.

FANCHON, *regardant le comte.*

AIR : *C'est du bien que l'on en dit.*

Ah ! sur quoi désormais compter !
Je croyais l'affaire meilleure.
J'avais le projet d'augmenter
Le charme de cette demeure.
J'y voulais réunir un bien
D'un prix trop élevé sans doute :
Mais je n'en ai plus le moyen...
J'y renonce, quoi qu'il m'en coûte.

ANDRÉ.

Quoi ! chest que tu dis donc, sœur ?... Un autre bien ! La terre est considérable : des bois, des vergers, des prairies..... c'est à ne plus finir.

SAINTE-LUCE.

Ne devez-vous pas y faire un voyage ?

FANCHON, *avec intention.*

Ce matin encore, j'en avais le dessein.

FRANCARVILLE, *d'un ton marqué.*

Et vous y renoncez ?

ANDRÉ.

Non pas. All' nous ja fait écrire qu'all' devait chi marier.

LATTAIGNANT.

Se marier !

ANDRÉ.

Chi bien qu'all' m'a fait venir tout exprès du pays pour l'y conduire avec el' futur. Oh ! comme chera rechu de notre vieux père, de nos parens jé amis ! Où che qu'il est donc le cher homme, que je l'embrache : je comptais le trouva ichi.

FANCHON, *fixant Francarville.*

Il n'y est plus.

ANDRÉ.

Est-che que l'aurait chanja ?

FRANCARVILLE.

Il n'a changé que d'habit.

SAINTE-LUCE, *bas, à Lattaignant.*

L'épouserait-il ?

LATTAIGNANT.

Ma foi...

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE, *une serviette sur le bras.*

CHAMPAGNE.

Fan... Fanchon est servie.

LATTAIGNANT.

Bonne nouvelle !

FANCHON, *prenant la main d'André.*

Vien, frère.

ANDRÉ.

Allons donc me mettre à table comme cha avec chès grands mechieux !

FRANCARVILLE.

N'êtes-vous pas le frère de Fanchon ?

ANDRÉ, *bas à Fanchon.*

Il a l'air bonne perchonne ch'li-là.

LATTAIGNANT, *à André.*

Tu ne mets pas d'eau dans ton vin ?

ANDRÉ.

Non pas.

LATTAIGNANT, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est ce qu'il nous faut.

AIR : *Aimable gaîté du vieux temps.*

Toujours de trinquer avec nous,
Les francs buveurs sont dignes ;
Buvons, et que l'hiver jaloux
Ne gèle point nos vignes.
D'André, tour à tour,
Chantons le retour,
Et faisons à plein verre
Sauter le bouchon

Du vin de Fanchon
En l'honneur de son frère.

FANCHON.

D'André tour à tour
Chantons le retour,
Ah ! dans ce jour
Prospère,
Pour tromper mes maux
Le ciel à propos
Me ramène mon frère.

TOUS.

D'André, tour à tour, etc.

(Francarville présente la main à Fanchon, elle la lui donne avec dignité, et passe un bras autour du cou de son frère.)

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ, FLORINE, *portant un cabaret couvert de porcelaine.*

ANDRÉ.

Attendais, attendais, que che vous donne un coup de main.

FLORINE, *d'un ton prévenant.*

Merci, monsieur André : obligez-moi seulement d'avancer ici cette table. (*Elle désigne la table à thé ; André l'enlève avec effort, et la porte.*) Eh ! non, roulez-la.

ANDRÉ.

Quoique cha che roule ? (*Il la roule près de Florine, qui dépose dessus le cabaret.*) Je ne revenons pas de ch'qu'on m'a dit.

FLORINE.

Quoi donc !

ANDRÉ.

Que vous j'êtes la femme de chambre de Fanchon ; ne vous fâchez pas... foi d'homme, j'ons cru que vous j'étiez une grande dame.

FLORINE, *minaudant.*

Vous trouvez donc qu'on a une certaine tournure ?

ANDRÉ.

Vous me plaisez, ou le diable m'emporte.

FLORINE, *à part.*

Je lui plais. (*L'examinant.*) C'est un beau garçon. (*Haut.*) Est-ce pour me dire cela que vous avez quitté la table, monsieur André ?

ANDRÉ.

Non pas. Quand j'nons pus faim, moi je m'ennuie, et puis j'nons pas l'habitude, voyez-vous, de dîner trois fois d'chuite.

FLORINE.

Ah !... vous voulez parler des trois services.

AIR : *Une petite fillette.*

J'avions ben manja, bu d'même...
C'n'était quo c'premier dîner.
V'là qu'on en sert un deuxième,
Sus l'quel je n'peux plus donner.
Mais c'qu'achève de m'étonner,
C'est q'v'là qu'il en vient un troisième,
Du train dont i prenont l'essor,
Ce soir, à table, ils s'ront encor:
Un bon dîner n'fait jamais d'tort;
Mais dîner trois fois c'est trop fort. (*Bis.*)
Trois fois, oui, trois fois, c'est trop fort.

ANDRÉ.

Et puis c'monchieux l'colonel qui regardait ma chœur, a lieu de manja, et puis c'monchieux le capitaine qui riait d c'que disait c'te p'tit' innocente à son amoureux; et ce gro abbé donc qui n'quittait l'verre que pour me chouteni qu j'li donnions des coups de pieds dans les jambes... tout cela mademoiselle, fait que... obligez-moi d'un plaisir.

FLORINE, *empressée.*

Que puis-je pour vous ?

ANDRÉ.

De demanda à Fanchon de mi faire l'honneur de manj avec vous j'autres.

FLORINE, *à part.*

Il n'est pas fier, celui-là : (*Haut.*) j'en parlerai à ma maî tresse.

Air de la ronde d'Anacréon.

Souvent c'est l'ennui qu'on évite
En venant manger avec nous.
A ce projet je vous invite;
André, nous y gagnerons tous.
Chacun dégagé du service
Rit et folâtre sans façon.
La gaîté descend à l'office
Quand l'étiquette est au salon.

Mais votre sœur ne consentira jamais...

ANDRÉ.

Oh qu'chi fait : savez-vous ben mamejelle... vot' nom.

FLORINE, *avec prétention.*

Florine.

ANDRÉ.

Mamejelle Florine, que vous j'êtes ben appétissante.

FLORINE, *en minaudant.*

En vérité?

ANDRÉ.

Quand Fanchon viendra au pays, vous serez du voyage, n'est-ce pas?

FLORINE.

Je l'espère bien.

ANDRÉ.

AIR : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

C'est moi qui veux vous apprendre
Comm' c'est qu'on danse cheux nous.
Pieds en l'air, le regard tendre,
On s'taquine des genoux.
On s'éloigne, on se rassemble,
On attrap' queuq' bon hasard... (*Figurant un baiser.*)
Oui; nous danserons ensemble
Le petit pas savoyard.

(*L'orchestre répète les quatre premiers vers pendant qu'ils dansent.*)

Ch'est cha.

FLORINE.

Elle est jolie cette danse; je crois que je la saurai bientôt.

ANDRÉ.

Quand je pense que chette grande maijon, que tous ces beaux meubles appartiennent à ma chœur. (*Regardant dans la chambre à coucher.*) Quoi que ch'est donc encore de chet autre cousta.

FLORINE.

La chambre à coucher, M. André.

ANDRÉ.

Oh! que ch'est magnifique... caron de diou, quoi que je vois!... ch'est ben lui... (*Otant son chapeau.*) Ch'est notre vioux père.

FLORINE.

Fanchon le fit peindre l'année dernière par un peintre de Chambéry.

ANDRÉ.

Est-che que je n'y étions pas... on dirait qu'i me parle, qu'i me sourit. (*S'avançant par degrés et parlant au portrait.*) Quoi que vous demanda? — des nouvelles de Fan-

chon ? bonne fille, bonne chœur, toujoux la même. — Quand est-che qu'all' viendra nous voir. (*A Florine.*) Attendez, mamejelle ; il faut que j'aille causer avec mon père. (*Il entre.*)

SCÈNE II.

FLORINE, *seule.*

Il a l'air d'un bon enfant... Ah ! si je n'étais pas si malheureuse dans mes inclinations.

SCÈNE III.

FLORINE, DUCOUTIS.

DUCOUTIS.

Je vous trouve à propos, mademoiselle Florine.

FLORINE.

Qu'y a-t-il donc, M. Ducoutis ?

DUCOUTIS.

Le motif qui m'amène est de la plus sérieuse importance.

FLORINE.

Venez-vous encore nous étourdir de vos prétentions sur la jeune Adèle ?

DUCOUTIS.

Il faut que je lui parle.

FLORINE.

Elle dîne avec ma maîtresse.

DUCOUTIS.

Il faut aussi que je parle à votre maîtresse.

FLORINE, *souriant.*

Je vais l'avertir.

DUCOUTIS, *courant après elle.*

N'oubliez pas d'amener l'ingrate, la perfide Adèle.

FLORINE.

Ah ! bon dieu ! vous me faites frémir !

DUCOUTIS, *avec majesté.*

Allez, mademoiselle Florine, allez.

SCÈNE IV.

DUCOUTIS, *seul.*

Instruisons Fanchon des ordres que l'on obtient contre elle ; parlons-lui ouvertement ; elle me rendra Adèle... mais,

en même temps, n'oublions pas que cette maison m'est très-lucrative. Attention Ducoutis, ayez à la fois sous les yeux Fanchon et Adèle, Adèle et Fanchon.

AIR : *La comédie est un miroir.*

L'une fait peu de cas de nous ;
L'autre à mon talent daigne croire ;
L'une jette mes billets doux,
Et l'autre acquitte mon mémoire.
Or n'exposons pas dans ce jour,
En offensant une pratique,
Pour l'intérêt de mon amour,
Les intérêts de ma boutique.

(*Après une pause.*) Mais on ne vient point... se moquerait-on de moi... passe encore si c'était chez un grand seigneur : mais moi, Ducoutis, maître tapissier depuis vingt-six ans, faire ainsi le pied de grue chez une savoyarde! (*Il va écouter à la porte du fond.*)

SCENE V.

DUCOUTIS, ANDRÉ, *sortant de la chambre à coucher.*

ANDRÉ, *à part.*

Que veut chet aut... écouter comme cha!

DUCOUTIS, *sans voir André, et toujours à la porte.*

On rit... peut-être à mes dépens... Cette Fanchon est d'une inconséquence...

ANDRÉ, *de même.*

Il parle de ma chœur.

DUCOUTIS, *de même.*

Parce que c'est riche, ça se croit une femme comme il faut.

ANDRÉ, *de même.*

Oh! le poucha!

DUCOUTIS, *de même.*

Ça oublie la bassesse de son origine... ça se donne des airs...

ANDRÉ, *allant à lui.*

Quoi que vous dites de Fanchon?

DUCOUTIS, *d'un ton dédaigneux.*

Que veux-tu, mon ami; (*A part.*) c'est un commissionnaire.

ANDRÉ, *le prenant au collet, et le poussant du côté du canapé.*

Quoi que vous dites de Fanchon ?

DUCOUTIS.

Hé bien donc ! est-ce qu'il est ivre, ce drôle-là.

(*André l'étend sur le canapé et le gourme.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FANCHON, FLORINE, ADÈLE, AUGUSTIN.

FLORINE.

Quel tapage !

FANCHON, *les séparant.*

André, que fais-tu donc là ?

DUCOUTIS, *réparant son désordre.*

Oser porter la main sur moi ! misérable !

ANDRÉ, *menaçant.*

Tu vas recommencha...

FANCHON.

André... mou frère...

DUCOUTIS.

Votre frère... Pourquoi, monsieur, ne se nommait-il pas avant de frapper... c'est qu'il vous a un poignet...

ANDRÉ.

Dire des sottises de Fanchon, de ma bonne sœur... non... c'est que...

FANCHON.

Des sottises de moi, M. Ducoutis ?

DUCOUTIS.

Il ne s'agit pas de cela, madame ; certainement je sens pour vous un intérêt, une estime... je venais vous prévenir, ainsi que mademoiselle Adèle et vous, (*A Augustin.*) monsieur le mauvais sujet, qu'au moment où je parle, on prend contre vous des mesures très-sévères ; entendez-vous, très-sévères.

FANCHON, *avec attention.*

Monsieur Bertrand solliciterait contre moi !

DUCOUTIS.

Depuis une heure on verbalise : j'ai moi-même signé la plainte, ce qui m'a beaucoup affecté... L'affaire devient mau-

vaise... Il n'est donc qu'un moyen de parer à tous ces malheurs : remettez-moi la jeune Adèle, et je me charge de tout.

FANCHON.

Excepté de lui plaire.

ADÈLE.

Ça ne lui est pas possible, madame.

DUCOUTIS.

Ah ! vous le prenez sur ce ton.... Je ne réponds plus de rien : le beau-père a du crédit... je ne suis pas sans connaissances ; et avant la fin du jour...

ANDRÉ.

Je crois qu'il te menace.

DUCOUTIS, *à Adèle.*

Et vous, petite rebelle... fille ingrate et dénaturée !..

ANDRÉ.

Va-t-en... que si je prends un meuble...

DUCOUTIS.

Adieu, madame. (*A la porte.*) Vous apprendrez à vous moquer de mes avis. (*Il sort.*)

ANDRÉ.

Ah ! tu raijonnes encore...

(*Il saisit son bâton, et court après Ducoutis.*)

FANCHON.

Augustin, séparez-les, je vous prie.

(*Augustin court après eux.*)

SCENE VII.

FANCHON, FLORINE, ADÈLE.

ADÈLE.

Le vilain personnage !

FLORINE.

Vous avez bien raison de n'en point vouloir, et, sans contredit, si j'étais à votre place, je dirais à mon père...

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FRANCARVILLE.

FRANCARVILLE.

Enfin, j'ai pu m'échapper. (*A Fanchon.*) J'ai bien des ses à vous dire.

FLORINE.

Qu'il est bien en uniforme!

FANCHON.

Florine, laissez-nous.

FLORINE, *à part.*

Comme il a l'air agité!

(*Florine entre avec Adèle dans la chambre à coucher.*)

SCENE IX.

FANCHON, FRANCARVILLE.

FANCHON.

Monsieur le colonel a donc laissé nos amis à table?

FRANCARVILLE.

Je ne pouvais résister plus long-temps au desir de m'entre- avec vous, de me faire pardonner un déguisement l'amour fût le motif, dont l'amour doit être l'excuse.

FANCHON.

Monsieur de Francarville n'aura point de reproches à es- r de Fanchon.

FRANCARVILLE.

Ah! quittez ce langage... Cette froideur me tue.

AIR : *Je dois pourtant en convenir.*

Vous ne prononcez plus Édouard :
Ah! quelle rigueur est la vôtre!
J'ai deux noms : l'un vient du hasard;
C'est l'amour qui m'a donné l'autre.
Édouard attendait le bonheur,
Francarville ne peut y croire...

Qu'Édouard soit le nom de ton cœur ;
L'autre celui de la mémoire.

FANCHON.

J'aimais Édouard, et jure de ne point l'oublier : m
dois renoncer au colonel de Francarville.

FRANCARVILLE.

Ma tante aurait exigé cette fatale promesse ! .. Non
vous a vue, vous lui avez parlé ; elle doit approuve
amour. Qui pourrait résister à cette grace qui séduit
maintien qui impose ! ... Et ce contrat peut-il s'effac
mon souvenir. .. où est-il ? que je le signe comme ton
ton époux, comme le plus heureux de tous les homm

FANCHON.

Q'entends-je ! vous mon époux ! Rejeton d'une f
illustre, vous devez en soutenir l'éclat.

AIR : *J'ai pour toujours à ma Sophie.*

A contracter cette alliance,
Si par amour je consentais,
Et l'orgueil et la médisance
Oublieraient-ils ce que j'étais ?
Le monde nous ferait un crime
De n'écouter que votre ardeur.
Édouard, achetez son estime...
Et payez-la de mon bonheur.

FRANCARVILLE.

Que me font les préjugés lorsqu'il s'agit d'être heure
voir, t'adorer, est pour moi un besoin aussi indispe
que l'air que je respire. Fanchon, obéis à ton cœ
nom de l'amour. ne me prive pas de ma félicité, don
depuis long-temps l'unique dépositaire.

FANCHON.

Que ne puis-je, aux dépens de ma vie, assurer le bo
de la vôtre ! il me serait plus facile de la sacrifier que d
sentir à une union impossible... Oui, colonel, impo
Voyez Fanchon, au milieu de votre famille, expos
demi-mots injurieux, à mille regards humilians, so
des reproches qu'on vous fait, craignant qu'ils ne vou
duisent par degrés à l'indifférence, et peut-être n'év

z vous un repentir. Voyez-moi en public, n'osant me ner le titre de votre épouse, sans voir le sourire amer tous ces grands qui vous entourent, sans entendre ces litations équivoques et mordantes, dont l'art leur est si ilier. Oh! que je souffrirais! non, non : si je suis assez e pour ne point m'élever jusqu'à eux, je suis trop fière ır supporter leurs dédains...

FRANCARVILLE.

?lus tu parles, plus tu me fais sentir la perte que je ferais. ;-il une famille qui ne fût heureuse de te posséder?

FANCHON.

N'espérez pas, en flattant ma vanité, me faire oublier la tance qui nous sépare.

FRANCARVILLE.

Hé bien! quittons Paris : mes pinceaux sont prêts ; je de de peindre *le hameau qui vit les jeux de votre enfance*, commencer ce tableau pour lequel vous avez fait choix douard.

FANCHON, *émue.*

Ah! que me rappelez-vous!

AIR : *Hélas ! Jeannette.*

Édouard t'implore,
Cède à ton amant
  Qui t'adore ;
Tu peux encore
Finir son tourment.
De ma naissance
Veux-tu me punir :
Ta résistance
Me fait trop souffrir.

FANCHON.

Que je vous donne
Ma main et ma foi.

FRANCARVILLE, *se jetant à ses pieds.*

L'amour l'ordonne,
Tu dois être à moi.

ENSEMBLE.

FANCHON.

Il faut éteindre
L'amour dans mon cœur
Tant à plaindre.
Cessez de peindre
Ce parfait bonheur.
L'honneur m'engage
A n'y plus penser :
Que de courage
Pour y renoncer! } (*Bis.*)

FRANCARVILLE.

Cesse de craindre.
Qui touche au bonheur
N'est à plaindre ;
Comment éteindre
L'amour dans ton cœur
Au mariage
Pourquoi renoncer!
L'amour t'engage :
Peux-tu balancer!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LATTAIGNAN SAINTE-LUCE.

SAINTE-LUCE.

Ne vous dérangez pas; c'est nous.

LATTAIGNANT.

Capitaine, si nous retournions à table.

FANCHON.

Restez, je vous prie; vous ne pouviez venir plus à propo

SAINTE-LUCE.

Colonel, vous aimez donc beaucoup cet ange-là?

FRANCARVILLE.

Plus que ma vie : je n'en fais plus mystère, je veux êt son époux, je lui offre mon nom, mon rang, ma fortune, la cruelle me refuse!

SAINTE-LUCE.

J'ai toujours dit que Fanchon n'était point une femme or dinaire : je sens que je deviendrais meilleur avec vous, d'hon neur. Vous devriez vous charger du soin de ma perfection. Si vous voulez, je vous choisis pour mon mentor.

AIR : *Dans sa vieillesse l'homme sage.*

Ainsi jadis à Télémaque
Minerve prêtant son appui,
Pour en faire un grand roi d'Ithaque,
Parcourut le monde avec lui.

De l'auguste et grave déesse,
Prenez le maintien sérieux;
Mais sur-tout cachez ces beaux yeux
Qui font oublier la sagesse.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE, *apportant le café.* ANDRÉ.

FANCHON, *présentant le café, que verse Florine.*

Hé bien, mon frère, ce Ducoutis?

ANDRÉ.

Qu'il est ben loin ch'il court toujoux : je me suis amuja à cauja avec monchieux qui reste là-bas à ta porte.

FANCHON.

Mon portier.

ANDRÉ.

Bonne perchonne... c'est un homme...

FLORINE, *portant une tasse à André.*

Voici pour vous, monsieur André.

ANDRÉ, *goûtant au café, tandis que Florine va chercher le sucrier.*

Ah caran! que ch'est mauvais!

FLORINE.

Attendez donc; vous n'êtes pas sucré.

ANDRÉ, *lui remettant la tasse.*

Laichez donc... laichez donc... remporta votre drogue.

LATTAIGNANT.

Florine, une seconde tasse.

ANDRÉ, *à part.*

Bois... bois... que che n'est pas moi que te ferai tort.

SAINTE-LUCE.

Deux tasses, l'abbé!

LATTAIGNANT.

J'aime le café à la fureur.

Air du vaudeville de Lasthénie.

A ceux que l'âge refroidit,
Il rend la chaleur et la vie.
A l'hymen qui s'en applaudit,
Par fois il cause une insomnie :

Tous les feux d'un autre univers
Sont dans sa liqueur salutaire ;
Il est la source des bons vers :
C'est l'hypocrène de Voltaire.

SAINTE-LUCE.

Comment donc, l'abbé... vous seriez poëte, si vous vouliez.

LATTAIGNANT.

Les couplets de fête me gâtent.

FRANCARVILLE, *bas à Fanchon.*

Dussé-je vous déplaire, il faut que je vous parle encore.

FANCHON, *avec intention.*

A propos, l'abbé, si nous essayons vos couplets... pour la nouvelle maréchale de Villancourt.

LATTAIGNANT.

Excellente idée !

SAINTE-LUCE.

Je ne vous le conseille pas.

LATTAIGNANT.

Pourquoi?

SAINTE-LUCE.

Non ; elle n'a pas aujourd'hui son enjouement ordinaire.

FANCHON, *arrachant ses regards de dessus Francarville.*

Quelle plaisanterie ! Essayons-les toujours. Florine, ma vielle ; frère, prends mon triangle. (*Elle le désigne.*) C'est celui que mon père m'a donné en le quittant.

ANDRÉ, *le prenant.*

Me voichi tout prêt. Allons, chœur, une scène de note pays.

FANCHON, *assise, et prenant sa vielle.*

Que n'y suis-je encore !

FRANCARVILLE, *bas, à Fanchon.*

Il ne tient qu'à vous.

FANCHON, *tirant un long papier de son sein.*

Ah ! bon dieu ! que de couplets !

LATTAIGNANT, *sérieusement.*

Vingt-deux. J'étais en train.

(*Tableau. Fanchon assise au milieu ; Sainte-Luce tenant le papier devant elle ; Francarville appuyé sur le dos du fauteuil ; André sonnant du triangle ; les autres diversement grouppés.*)

FANCHON.

PREMIER COUPLET.

Air de Doche.

Lise épouse l'beau Gernance.
L'jeune époux a de la naissance,
La belle Lis' n'en a pas;
Mais elle a beaucoup d'appas.
En vain l'orgueil en murmure,
L'mari se moque d'tout ça,
L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

TOUS. (*Francarville avec chaleur, Fanchon avec embarras.*)

L'amour, ainsi qu'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

FRANCARVILLE.

L'abbé, c'est votre meilleure chanson.

LATTAIGNANT.

Je ne suis pas fâché de l'à-propos.

SAINTE-LUCE, *à Fanchon.*

Allez donc!

FANCHON, *avec contrainte.*

SECOND COUPLET.

Jupin, grand épouseux d'belles,
S'mariait à des mortelles;
Pour contracter c'bel hymen
Ell'n'avaient pas d'parchemin.
A sa gentille future
C'dieu n'demandait pas tout ça...
L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

TOUS, *de même.*

L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

FRANCARVILLE, *avec force.*

Il en est cependant qui s'obstinent à les connaître, ces distances, à leur obéir..., et qui prétendent savoir aimer.

FANCHON.

TROISIÈME COUPLET.

Quand Vénus sortit de l'onde,
Elle vint tout' nue au monde,
Et n'était pas d'qualité;
Mais elle avait d'la beauté.
Chacun voyant sa figure
S'dit : noblesse n'vaut pas ça...
L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

TOUS.

L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE *accourant*, ADÈLE, VINCENT; *peu après*, AUGUSTIN.

FLORINE.

Ah! bon dieu! quel vacarme! un exempt, des recors...

VINCENT.

Dans la cour, jusque dans l'escalier, la maison est investie de toutes parts.

FANCHON, *quittant sa vielle.*

Que signifie tout cela?

AUGUSTIN, *accourant.*

Ah! madame!... on vous a calomniée... ne vous effrayez pas.

FRANCARVILLE.

Expliquez-vous.

AUGUSTIN.

On vient ici nous enlever: Adèle.

SAINTE-LUCE, *tirant son épée.*

On ne l'aura plus.

LATTAIGNANT.

Capitaine, de la prudence.

(*On entend au fond du théâtre un bruit qui augmente par degré.*)

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, DUCOUTIS, UN EXEMPT, RECORS.

DUCOUTIS, *à la porte du fond.*

Par ici, messieurs, par ici.

BERTRAND, *avec colère.*

La voilà cette Fanchon qui a séduit ma fille.

FANCHON.

Quelle horreur!

ADÈLE.

Mon cher père....

SAINTE-LUCE, *l'arrêtant par le bras.*

Ne bougez pas.

L'EXEMPT, *à Fanchon, avec insolence.*

Allons, mademoiselle, il faut me suivre en prison.

FRANCARVILLE.

En prison!

ANDRÉ, *saisissant une table.*

En prison!

L'EXEMPT.

Toute résistance serait vaine. (*Aux recors*) Qu'on saisisse cette femme.

FRANCARVILLE, *tirant son epée, et s'élançant devant Fanchon.*

Le premier qui s'avance est mort.

ANDRÉ, *tenant la table en l'air.*

J'en extermine quatre pour ma part... quatre.

(*Lattaignant arrête André prêt à lancer la table; Fanchon retient Francarville, Ducoutis se sauve derrière Bertrand; l'exempt et les recors restent stupéfaits. Moment de silence. Tableau.*)

BERTRAND.

Oser se révolter ainsi contre la justice!

L'EXEMPT.

Vos noms, messieurs, s'il vous plaît.

FRANCARVILLE.

Le colonel de Francarville.

SAINTE-LUCE.

Monsieur de Sainte-Luce, capitaine de chevaux légers.

LATTAIGNANT.

De Lattaignant, conseiller, député de Reims.

L'EXEMPT, *après un mouvement.*

Ce n'est pas ce que vous me disiez, Ducoutis.

BERTRAND.

Tout cela, monsieur l'Exempt, ne doit point vous arrêter. Emparez-vous de cette femme dangereuse qui se fait un jeu de troubler les familles.

VINCENT, *avec force, et s'avançant.*

C'est une imposture!

BERTRAND.

Bah! bah! autre fripon. (*Fixant Vincent.*) Eh! mais... je ne me tompe pas.

VINCENT.

Vous avez pu solliciter contre Fanchon l'ordre de l'arrêter!

FANCHON, *faisant signe.*

Vincent!

BERTRAND.

Oui: c'est vous qui m'êtes échappé ce matin, c'est vous qui l'an dernier m'apportâtes cinq cents louis au moment où j'étais forcé de faillir, et cela sans vouloir me nommer la personne généreuse...

VINCENT.

Oui: c'est moi qui fus envoyé par cette personne généreuse à qui vous devez l'honneur, le rétablissement de votre commerce.

BERTRAND.

Oh! pour cette fois, je ne vous quitte pas que je ne la connaisse.

FANCHON.

Vincent!...

BERTRAND.

Il y a trop long-tems que je la cherche. Qui est-elle? Nommez-la moi, je vous en prie?

VINCENT, *la désignant.*

C'est Fanchon.

TOUS, *excepté Fanchon et Vincent.*

Ciel!

VINCENT.

Oui: c'est cette femme bienfaisante qui, dites-vous, *se fait un jeu de troubler les familles.*

BERTRAND, *aux pieds de Fanchon.*

Ah! madame!

FANCHON.

Relevez-vous.

ANDRÉ.

Oh! que chela fait dou plaigir.

SAINTE-LUCE.

Je la reconnais bien là.

LATTAIGNANT, *lui baisant la main.*

Ma digue amie!

FRANCARVILLE, *avec égarement.*

Et vous voulez que je renonce à vous.

BERTRAND.

Monsieur l'Exempt, vous pouvez vous retirer.

L'EXEMPT.

Il suffit. (*Il sort avec les recors.*)

BERTRAND.

Excusez les soupçons, la faiblesse d'un père... Qui m'eût dit que c'est à cette vielleuse, que j'ai vue si souvent s'arrêter devant ma boutique, que je dois un service aussi grand.

SAINTE-LUCE.

Ajoutez-y celui d'avoir, par respect pour les mœurs, reçu chez elle votre fille, qu'il m'avait été impossible de vous remettre.

BERTRAND.

Comment pourrai-je jamais reconnaître....

FANCHON.

En unissant ces jeunes gens, et en acceptant, pour la dot de mademoiselle, les douze mille francs dont je sais que depuis long-temps vous desirez vous acquitter.

ADÈLE.

Que de bontés!

BERTRAND.

Certainement, je ne puis rien refuser à madame.

SAINTE-LUCE.

Je savois bien que nous épouserions le petit cousin.

DUCOUTIS.

C'est dur.

BERTRAND.

Que veux-tu, Ducoutis...., le respect, la reconnaissance... J'observerai, néanmoins, que mon neveu....

SAINTE-LUCE.

Je vous ai déjà dit que je prenais soin de son avancement : oui, je fais la noce à ma terre, et je me charge de tout.

DUCOUTIS.

Au moins, monsieur le capitaine, je fournirai l'ameublement.

AUGUSTIN.

Vous voilà donc la bienfaitrice de toute la famille.

FANCHON, *avec intention.*

Faire des heureux est mon unique ressource.

FRANCARVILLE.

Et je serais le seul oublié ! Livrez-moi le contrat de cette terre en Savoie.... je veux y apposer ma signature.

FANCHON.

Édouard, quel nom allez-vous signer ?

FRANCARVILLE.

Celui de ton époux..... Allons..... allons à tes montagnes chéries.

FANCHON.

O mon pays !

FRANCARVILLE.

Y répandre ton or et le mien, y prouver par des bienfaits....

FANCHON.

Avenir délicieux !

FRANCARVILLE.

Que l'amour et le bonheur habitent ce château dont tu m'as fait propriétaire ; que dans nos bras entrelacés ton vieux père nous bénisse....

FANCHON, *avec égarement.*

Monsieur le colonel... cher Édouard... Allons à mes montagnes. (*Elle tombe dans ses bras.*)

VAUDEVILLE.

Air nouveau.

FLORINE.

Au boulevard du temple,
Le jeudi l'on contemple
Tous les gens du bon ton :

BERTRAND.

Est-on dans la tristesse,
Est-on dans la détresse...
On s'adresse à Fanchon ;